3 FÉVRIER 1951 N° 278 - 100 FRANCS

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

LA GRANDE REVUE UNIVERSELLE

Illinois U Library

S. E. EL GLAOUI, PACHA DE MARRAKECH

Dans une importante déclaration à notre envoyé spécial, S. E. El Glaoui, exposant les raisons de son attitude dans le drame marocain, fait appel à la France pour protéger la religion de l'Islam.

(Voir pages 140-141.)

Comité de Direction :
Président : Vincent DELPUECH.
Directeur : G. CAHEN-SALVADOR.
Administrateur : S.-M. QUILICI.

FRANCE-ILLUSTRATION MONDE ILLUSTRÉ
13, rue Saint-Georges

Publication hebdomadaire.
GEORGES OUDARD
Fondateur.

TÉL. Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégraphique : ÉDIFRANCILUS

TARIFS D'ABONNEMENT

L'ABONNEMENT N° 1 DONNE DROIT AUX 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS.

L'ABONNEMENT N° 2 EST FORMÉ DES 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS ET DES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

L'ABONNEMENT N° 3 SE COMPOSE DES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES TROIS NUMÉROS SPÉCIAUX.

L'ABONNEMENT N° 4 COMPREND LES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES 3 NUMÉROS SPÉCIAUX, ET LES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE »

LE SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE ET THÉATRAL, RÉSERVÉ AUX SEULS ABONNÉS, PARAIT AVEC LE 2e ET LE 4e NUMÉRO DE CHAQUE MOIS.

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
6 mois...	1.950	2.450	2.550	3.050
Un an...	3.900	4.900	5.100	6.100

ÉTRANGER

		ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
ANGLETERRE (livres)	6 mois...	2-15-0	3-10-0	3-15-0	4-5-0
	Un an...	5-10-0	7-0-0	7-10-0	8-10-0
BELGIQUE (francs) LUXEMBOURG (belges)	6 mois...	350	446,50	453,75	550
	Un an...	700	893	907,50	1.100
ÉTATS-UNIS (dollars U. S. A.)	6 mois...	7	9	9,15	11
	Un an...	14	18	18,25	22
CANADA (dollars canadiens)	6 mois...	7,58	9,92	10,08	12,23
	Un an...	15,15	19,84	20,15	24,45
PORTUGAL (escudos)	6 mois...	202,75	258,50	262,75	318,50
	Un an...	405,50	517	525,50	637
SUISSE (francs suisses)	6 mois...	30	38,25	39	47,25
	Un an...	60	76,50	78	94,50

AUTRES PAYS : Abonnements payables soit en dollars, livres, escudos, francs suisses, soit en monnaie du pays, soit en francs français.

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
6 mois...	2.450	3.125	3.175	3.850
Un an...	4.900	6.250	6.350	7.700

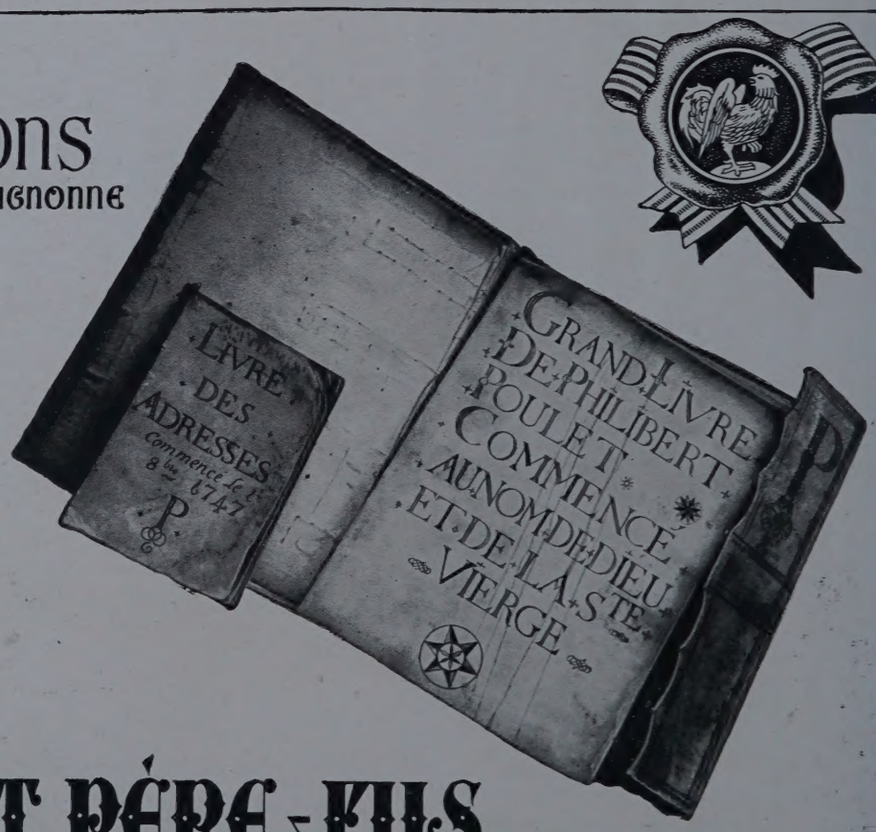
Les tarifs d'abonnement ci-dessus payables en monnaies étrangères ont été établis en fonction des récents alignements monétaires.

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

TABLE DES MATIÈRES. Chaque semestre : **50 fr.** — Frais d'envoi : **3 fr. 50** par fascicule.

DEUX SIÈCLES SEPT GÉNÉRATIONS
DE PROBITÉ & D'EXPÉRIENCE BOURGUIGNONNE

PHILIBERT POULET (1708-1782)
JEAN-BAPTISTE (1750-1829) MARC-JEAN-BAPTISTE (1752-1832)
PHILIBERT (1776-1821) JEAN-FRANÇOIS-AUGUSTE (1783-1849)
JEAN-BAPTISTE-EDMOND (1815-1884)
PIERRE GERMAIN (1845-1936)
PAUL-JACQUES (né en 1875)
JACQUES-PIERRE (né en 1908) JANE GALLET GEORGES-CLAUDE GALLET (né en 1902)



POULET PÈRE & FILS
PROPRIÉTAIRES-NÉGOCIANTS À BEAUNE (Côte d'Or)
MAISON FONDÉE EN 1747

AFRIQUE
NAIROBI

UN des continents les plus accessibles qui est resté parmi les plus mystérieux. Pays de conquêtes où l'homme avance, triomphe et s'installe sous le signe de la loi de la jungle... Terre de lutte à la nature féerique...

VOUS serez dans un temps record, transporté au cœur de l'AFRIQUE en voyageant sur le Douglas DC 6 de **SAS**, qui chaque semaine, relie l'EUROPE à NAIROBI via ROME, ATHÈNES, KARTHOUM.

NOMBREUSES CORRESPONDANCES

SERVICE SCANDINAVE A BORD

Renseignements et billets

SCANDINAVIAN AIRLINES SYSTEM

125, CHAMPS-ÉLYSÉES, PARIS, BAL. 41-42
et toutes agences de voyages

5 CONTINENTS, 30 PAYS SONT DESSERVIS RÉGULIÈREMENT PAR LES DOUGLAS DC 6 DE **SAS**

"Assurez-vous dès maintenant la douce joie des fleurs"

L'Établissement Horticole **LÉON PIN** vous offre
SON COLIS A SPÉCIAL ÉLITE
"LES DIX PLUS BELLES ROSES"

Choix extra des dix plus belles variétés modernes de rosiers nains à grandes fleurs odorantes, tous coloris, qui fleuriront abondamment de mai à novembre.

Ce colis a obtenu un immense succès et pour répondre à la faveur de notre clientèle nous avons amélioré encore sa composition.

COLIS A SPÉCIAL ÉLITE

La valeur réelle du colis **A SPÉCIAL ÉLITE** est de **1.325 fr.**, il est offert, franco de port et d'emballage, à domicile, au prix exceptionnel de :

985 fr.

Notre colis A SPECIAL ELITE contient maintenant les plus récentes nouveautés :
OPÉRA, rouge vif, premier prix au Concours de la Plus Belle Rose de France, à Lyon ;
JOIE DE VIVRE, rose, certificat de mérite à Genève ;
FOLIES BERGÈRES, jaune ocré teinté carmin, médaille vermeil, Congrès de la Rose, Paris ;
DANIELLE DARRIEUX, saumon irisé, certificat de mérite Angleterre et Lyon ;
Et la célèbre variété **" AMI LÉON PIN ",** rose chamois teinté ocre, médaille d'or Paris et Limoges, qui donne les plus grosses fleurs connues.

COLIS "GUIRLANDES FLEURIES"

Le colis franco à domicile :

800 fr.

Collection des 5 plus belles variétés de rosiers grimpants, de toutes couleurs, en sujets extra-forts. Ces rosiers décorent d'une façon magnifique les façades, pergolas, rampes, etc. Plantés contre un mur au midi, ils permettent de récolter un mois plus tôt les premières roses.

Une notice illustrée sur les roses est jointe gratuitement sur demande aux envois. Aux commandes de plusieurs colis, nous ajoutons gratuitement un CYCLAMEN DE NAPLES à fleurs roses parfumées, pour faire bénéficier nos clients de l'économie réalisée sur l'emballage. Ce cyclamen est vivace, il peut être cultivé au jardin ou en pot, et même sur cailloux.

Paiement par mandat-poste ou chèque bancaire joint à la commande (dans la même enveloppe) ou contre remboursement (frais en plus).

Ces colis peuvent également être expédiés dans toute l'Union française par poste ordinaire (voie maritime) sans aucun supplément de prix.
Notre emballage spécial imperméable nous permet de garantir leur bonne arrivée aux plus lointaines destinations. Pour expéditions à l'étranger ou par avion, frais de port en plus.

L'utile et l'agréable dans votre jardin

ETAB[T] HORTICOLE
LÉON PIN
France Saint-Genis-Laval Rhône

Compte Postal : 918-45 Lyon

au Rallye de MONTE-CARLO

MARCHAL

triomphe pour la 7e fois

1er *Classement Général*
1ère catégorie

TREVOUX - CROVETTO sur DELAHAYE
AVEC BOUGIES
PROJECTEURS - ANTIBROUILLARDS
DYNAMO A REGULATEUR 3 ELEMENTS
DEMARREUR, ESSUIE-GLACE, LAVE-GLACE, etc...

1er catégorie 750 cmc

L. C. et L. J. ROZIER sur 4 CV RENAULT
AVEC BOUGIES
PROJECTEURS - ANTIBROUILLARDS

Gagne Coupe des Dames

Mme de CORTANZE sur PEUGEOT 203
AVEC BOUGIES

Sur 20 voitures françaises classées 15 avaient des PROJECTEURS ANTIBROUILLARDS *et* BOUGIES **MARCHAL**

1er

RALLYE DE MONTE-CARLO

1951

CLASSEMENT GÉNÉRAL TOUTES CATÉGORIES

1er **J. TREVOUX - R. CROVETTO**
sur **DELAHAYE**

Ils réalisent le meilleur temps de l'épreuve
DÉMARRAGE - FREINAGE : 22 sec. 6/10

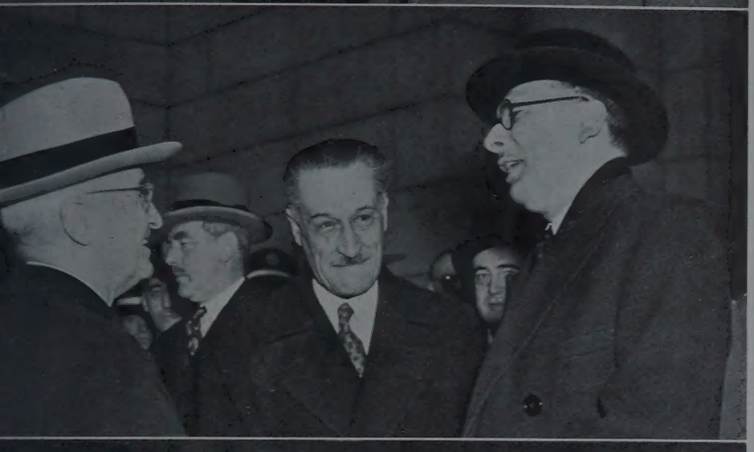
2e DES VOITURES FRANÇAISES
GAUTRUCHE - GIRIEZ sur **CITROEN**

équipées de
Pneus "Super-Service" et "Grand-Raid"
Carcasse Rayonne haute ténacité

Kléber-Colombes

7me ANNÉE — NUMÉRO 278 10 FÉVRIER 1951

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ



ACCUEILLI A WASHINGTON PAR M. TRUMAN (CI-DESSUS), M. RENÉ PLEVEN, QU'ACCOMPAGNAIENT LE GÉNÉRAL JUIN ET M. PARODI, CONFÈRE (CI-CONTRE) AVEC LE PRÉSIDENT, LE GÉNÉRAL MARSHALL ET M. DEAN ACHESON.

L'UNITÉ FRANCO-AMÉRICAINE

« Aucune manœuvre ou menace ne réussira à ébranler l'unité fondamentale qui existe entre les Etats-Unis et la France... » Ainsi s'exprime le communiqué publié à l'issue des entretiens Pleven-Truman et qui constate l'étroite solidarité des deux pays dans les différents domaines de la politique internationale. Au cours de ces conversations M. René Pleven a obtenu de ses interlocuteurs une approbation sans réticence de la politique française en Europe. En ce qui concerne l'aide à l'Indochine, le président Truman a indiqué que des quantités accrues de matériel seraient livrées à un rythme accéléré, répondant ainsi aux besoins du corps expéditionnaire et de son chef. Ayant réussi à endiguer l'offensive vietminh, ceux-ci s'attendent, comme l'indique plus loin notre envoyé spécial Lucien Bodard, à de prochaines attaques.

ACTUALITÉS MONDIALES D

BUENOS-AIRES. Les étudiants argentins ont demandé à Mme Perón de donner le coup d'envoi à un championnat interscolaire de football. La « présidente » de l'Argentine s'y est prêtée de fort bonne grâce.

VOICI LE FAIT DE LA SEMAINE

LAKE SUCCESS. La Commission politique de l'O. N. U. a adopté par 44 voix contre 7 et 8 abstentions la résolution américaine condamnant l'agression communiste chinoise en Corée. Avant le vote, de gauche à droite : MM. Charles Malik (Liban), Sunde (Norvège), W. Austin (U. S. A.) et Entezam (Liban).

MILAN. Un redoutable arsenal a été découv par la police dans une usine de la banlieue mi naise. Les armes étaient enveloppées dans des exe plaires de l'organe officiel communiste : *l'Uni*

PARIS ne possède aucune statue évoquant Lutèce. Pour réparer cet oubli des écrivains et des artistes ont demandé au sculpteur Raymond Servien un monument qui sera érigé pour le bimillénaire de la capitale.

NAPLES. Les funérailles de la duchesse d'Aoste, auxquelles assistaient plusieurs membres des familles princières d'Italie et de France, se sont déroulées à la cathédrale en présence d'une foule considérable.

JERUSALEM. Ragheb pacha el-Nashasibi, nom par le roi Abdullah protecteur des Lieux Saints, a installé au cours d'une cérémonie à laquelle représentants des pays catholiques n'assistaient p

NEW-YORK. Pour la première fois depuis 1945, les sirènes hurlent... Il s'agissait de vérifier leur fonctionnement ; mais le public, surpris, semble manifester plus de curiosité que d'empressement à gagner les abris.

NICE. Les sujets de S. M. Carnaval LXVII sont tous égaux en droit et en gaîté : nul ne s'est étonné de voir le premier ministre d'Australie, M. Menzies, couvrir de confetti M. Hutin, préfet des Alpes-Maritimes.

LONDRES. L'aménagement du Festival internation de Grande-Bretagne qui s'ouvrira le mois prochain poursuit activement. Voici la maquette du parc Battersea, où ne manqueront ni attractions ni verdu

A SEMAINE

KIO. Le général Mac Arthur vient d'avoir soixante onze ans. A cette occasion, le grand chef américain, touré de ses officiers d'état-major, a passé en revue garde personnelle dans les jardins de l'ambassade.

ALTIMORE. Sur cette jeep, qui fait partie d'un voi de matériel du plan Marshall en Extrême-ient, un écusson porte ce slogan : « De la force pour monde libre arrive des Etats-Unis d'Amérique. »

AGREB. En vertu du plan Marshall, les Etats-nis expédient en Yougoslavie des denrées alimen-ires qui y font défaut, et les ménagères de Croa-e apprécient cette distribution de poudre d'œufs.

D'un Samedi à l'autre

PAR GEORGES DUHAMEL

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

J'ai eu la chance, l'an dernier, d'assister à une réunion dont l'objet, simple en apparence, m'apparut, dès l'abord, comme de grande nouveauté. Il s'agissait — et il s'agit toujours, car ce beau dessein n'est point abandonné — de la création d'une Maison de France à Montevideo ou, si l'on préfère, je dirai d'un centre franco-uruguayen. Il y avait là des représentants de l'industrie, du commerce, des banques, des représentants de divers ministères et certaines personnes que, faute d'un terme plus précis, on nomme des intellectuels.

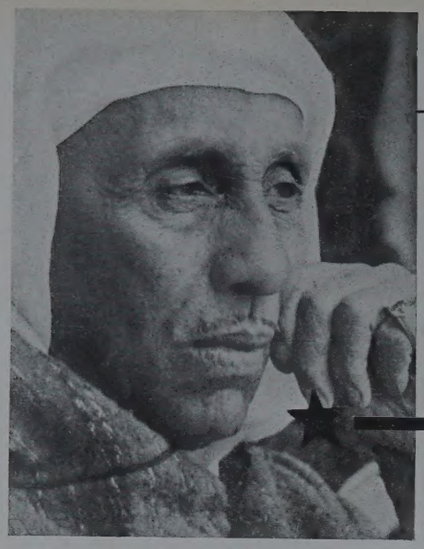
Entre ceux qui donnent leur vie aux problèmes et aux œuvres du temporel, d'une part, et ceux, d'autre part, qui s'évertuent à servir la cause illimitée du spirituel, un fossé n'a cessé de s'approfondir, depuis le siècle dernier. Les artistes, les lettrés, les savants — on dit, paraît-il, désormais les « scientifiques » — vivaient autrefois tout près des tenants du temporel et ne répugnaient pas à l'alliance des deux génies : celui qui dispose des biens sensibles et celui qui met en jeu les forces de l'esprit. L'État, aujourd'hui, non sans hésitation et sans faux pas, prétend jouer à sa manière le rôle du prince. Il n'a pas réussi, nous devons le constater, à rétablir une liaison intime. Nous en savons quelque chose, nous qui faisons obstinément vivre une petite association qui se dit *Au Service de la pensée française*, nous qui maintenons à tout prix l'alliance entre les hommes d'action ou d'entreprise et les hommes de la méditation, les hommes de la rêverie féconde. Il nous faut remonter un rude courant. Les sociétés du xx^{e} siècle ont par trop oublié la fameuse phrase de Bourdaloue : « Le temporel ouvre la voie au spirituel. » Et les intellectuels, à peine de se sentir abandonnés, se tournent désespérément vers l'État qui ne peut répondre à tout, suffire à tout, parer à tout.

Pendant douze ans, et par l'effet des circonstances, j'ai conservé la présidence générale de l'Alliance française. J'ai vu se développer aussi l'action bienfaisante de notre direction générale des Relations culturelles. Je sais donc que la France ne s'égare pas, qu'elle suit sa voie, qu'elle persévère dans sa mission, qu'elle spécule avec bonheur sur les vertus de l'Intelligence créatrice. Mais j'ai souffert parfois en sentant qu'il n'y avait que des rapports fortuits et tout à fait inefficaces entre ceux qui servent l'homme avec la plume et le pinceau, par exemple, et ceux qui s'occupent à construire des maisons, des ponts, des routes, à fabriquer des nourritures ou des vêtements.

Or ce beau projet d'une Maison de France à Montevideo semble répondre pleinement à mon inquiétude. C'est un juriste uruguayen, le docteur Rodolfo Fillol, qui est à l'origine de l'idée. Il souhaite, et je souhaite avec lui, que soit construite, sur les bords du Rio, à la porte océane, une vaste demeure consacrée en même temps à l'art, à la science, aux lettres, à la pensée, mais aussi à toutes les industries, à toutes les activités commerciales qui font la renommée de nos deux nations, et même à des rencontres, à des séjours, à des études, à des recherches en commun.

Naturellement, cette maison, par sa situation au bord de l'Atlantique, servirait non seulement l'amitié franco-uruguayenne, mais encore la civilisation que finiront bien par édifier, autour de la nouvelle mer intérieure, les peuples latins et les peuples anglo-saxons. L'Uruguay, dans le concert des nations de l'Amérique australe, occupe une place excellente. Sagement administrée, la République uruguayenne jouit, dans l'ordre économique, d'une prospérité qui lui permet de se tourner sereinement vers les problèmes de la culture intellectuelle. Comment ne pas se réjouir à la pensée que, dans une telle maison, il y aurait une salle de concerts et de conférences, mais aussi des salles d'expositions pour les fabricants de tissus, pour les orfèvres, pour les parfumeurs ? Si l'on trouvait aussi, dans cette maison, une bibliothèque bien pourvue, silencieuse, propre au travail méditatif, et, en même temps, un bureau de voyage où l'on pourrait retenir une place de paquebot ou d'avion, tout cela me semblerait fort bon...

Les hommes d'action qui assistaient aux premiers entretiens ont paru vivement intéressés. Et, pourtant, un tel programme, au temps du romantisme, aurait sans doute hérissé d'effroi les « intellectuels de la Tour d'ivoire, tout autant que les « temporels » peints par Balzac dans *la Comédie humaine*. Il appartient à la France de répondre avec empressement à la généreuse invite de nos amis d'outre-mer. Que si le programme se trouve accompli, il servira d'exemple et de modèle à d'autres maisons de ce genre. Le méditant et l'actif, le rêveur et le réalisateur signeront alliance, de nouveau, pour le plus grand bien de l'espèce. Et l'esprit d'initiative, une fois de plus, sera sauvé.



" Nous demandons que la France protège la religion de l'Islam. "

S. E. EL HADJ BEN MOHAMED EL MEZOUARI GLAOUI

DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL AU MAROC **M. GAUDFERNAU**

LE PACHA DE MARRAKECH

FAIT APPEL A LA FRANCE

LE Maroc est actuellement le théâtre d'un drame. Mais le différend qui oppose S. E. le pacha de Marrakech à S. M. le sultan, et qui éclate maintenant au grand jour, existe en fait depuis de longues années. Et l'on pourrait en suivre presque jour par jour le lent acheminement.

Pour comprendre ce qui s'y passe, il faut savoir que cette opposition n'est pas un élément scénique qui se suffit à lui-même, « mais un phénomène intimement relié à tous les autres phénomènes mondiaux du même ordre ». Ce que nous avons vu en 1947-1948, à Java, à Sumatra, au Siam, etc., se renouvelle au Maroc, avec, comme corollaire inévitable, un malaise profond.

Des informateurs français et étrangers, mal informés ou trop clairement « avertis », qualifient de « nationalisme » ce qui n'est que la manifestation d'une minorité à la solde d'un vaste mouvement international. « Il n'y a là rien de nouveau ni de sensationnel », et les observateurs objectifs qui suivent ces machinations à travers le monde le savent bien. Les auteurs de cette vaste conspiration contre l'Occident sont connus et, dans ce qui se produit aux divers points du monde, on décèle les mêmes origines, quels que soient les lieux géographiques. D'ailleurs, ce qui arrive était prévisible depuis des décades, et la loi de « cause à effet », chère aux Orientaux, devient évidente. « Gouverner c'est prévoir », a dit un homme d'État. Heureusement pour notre pays s'élèvent des hommes, des chefs qui n'ont pas abdiqué, qui maintiennent le prestige de la France, de cette France qui est toujours le champ clos des manœuvres politiques et le lieu de prédilection de ceux qui s'acharnent à la détruire.

Les auteurs de ces menées contre l'Occident sont connus, et ils ne sont pas toujours, hélas ! nos ennemis déclarés. Il serait facile de prouver la déconcertante ingénuité de certaines nations amies et leur manque total de psychologie. Si telle nation masque ses desseins d'un voile impénétrable, telle autre veut évangéliser les peuples soi-disant opprimés, évangélisation qui cache parfois des intérêts très prosaïques.

Certes, les erreurs sont excusables. Nous constatons cependant que la persévérance dans la faute, même par omission, peut conduire aux pires catastrophes. L'état actuel du monde en est la preuve tragique. L'étrange confusion des valeurs politiques mondiales et des intérêts économiques, l'insurmontable besoin qu'éprouvent quelques hommes d'État de se poser en champions d'une politique dite « libératrice » nous plongent dans de dangereuses situations.

S. E. le pacha de Marrakech, le chef prestigieux unanimement respecté, a bien voulu recevoir M. Gaudfernau, l'envoyé spécial de « France-Illustration ».

Nous reproduisons « in extenso » la déclaration que lui a faite ce guerrier magnifique, grand ami de la France, et doué d'un esprit d'une extrême lucidité. Chaque phrase qu'il prononce n'est pas la transposition diplomatique d'une pensée, mais sa réalité même. Dans l'état actuel des événements, ses paroles ne peuvent donc manquer d'avoir une résonance profonde.

Nous reproduisons également la déclaration que S. E. Si Brahim, le fils aîné du pacha, a faite à notre envoyé spécial. Elle reflète, en effet, la pensée de la très grande majorité de la jeunesse marocaine.

LES PAROLES DE S. E. EL GLAOUI

« *J'ai pris une position nette contre l'Istiqlal pour les raisons suivantes :*

» Le parti de l'Istiqlal n'exprime nullement l'opinion du peuple marocain, mais simplement celle d'une très faible minorité. Cette minorité, ambitieuse et jalouse de prérogatives qu'elle voudrait s'approprier, est constituée par les éléments malsains d'une soi-disant « élite » intellectuelle qui reçoit ses directives de l'étranger. Les buts poursuivis sont si évidents qu'il faut être aveugle ou malhonnête, et tout ignorer du Maroc, pour ne pas les déceler de prime abord.

» *Ces buts peuvent être ainsi définis :*

» Sous le couvert de l'étiquette « nationaliste », évincer tous les véritables chefs du Maroc, ceux qui le sont soit par hérédité, soit par élévation au pouvoir pour services rendus, soit par la volonté même du peuple marocain ;

» Détruire dans le peuple tout l'amour qu'il a pour sa religion en prônant de fallacieuses théories philosophico-sociales empruntées au communisme athée, et cela sous le signe d'un socialisme pseudo-scientifique, dit « évolutif » ;

» Semer la haine non seulement contre les élites véritables et les traditions, mais aussi détruire nos institutions religieuses. A cela s'ajoute la haine de la France, de cette France à laquelle les chefs de l'Istiqlal doivent tout, puisqu'ils ont été éduqués dans votre pays.

» Depuis quelques mois, cette haine se manifeste ouvertement, sous les formes les plus diverses : dans les journaux du parti de l'Istiqlal ou les journaux communistes français ; par des discours chaque jour plus violents, et même au sein du Conseil du gouvernement, comme nous avons pu le constater dernièrement à Rabat. D'autre part, la collusion de l'Istiqlal avec le communisme international est franchement avouée, puisque les chefs des partis communistes français et étrangers accordent leur appui moral et financier à ce prétendu mouvement nationaliste. Nous retrouvons là ce qui est visible dans toutes les parties du monde où s'exercent les activités communistes : tromperies, mensonge sous toutes ses formes, destruction volontaire de toutes les valeurs traditionnelles et spirituelles, duperie généralisée.

» Sous prétexte d' « éducation sociale », l'Istiqlal a institué des « medersas libres » (écoles libres) où l'on enseigne à la jeunesse (ignorante des buts criminels poursuivis par les chefs de ce parti) la haine de tout ordre établi, la haine des grandes familles marocaines (pauvres ou riches), et surtout, je le répète encore parce que le fait est de la plus haute importance : la haine de la France ! Les moyens employés sont si bassement mensongers, pour qui reste moralement honnête, qu'ils ne peuvent tromper que les ignorants.

» Oui, je suis contre l'Istiqlal. *Et je lutterai contre ce parti de toutes mes forces*, parce qu'il entrave d'une manière tragique l'évolution normale, rationnelle, du peuple marocain. En lui-même ce parti n'a aucune force, parce qu'il ne représente rien, tant sur le plan social que sur le plan individuel. La négation systématique de toute valeur humaine individuelle ne peut conduire qu'à l'intégration de la personnalité dans une collectivité anonyme dépourvue de toute originalité. D'ailleurs la majorité des peuples le sent bien, malgré l'aberration de certains ou le jeu intéressé des autres. Le peuple marocain non plus ne se laisse pas tromper, car il est décidé à défendre jusqu'au bout de ses forces ce qui est la base même de sa vie sociale et familiale. Les arguments d'une fausse philosophie ne le touchent pas, car il « vit » sa religion, et j'espère que rien ne pourra l'en détacher. Les théories de l'Istiqlal sont en contradiction formelle avec sa croyance et son genre de vie, avec tout ce qu'il aime et respecte. Je répète que la seule force de l'Istiqlal réside dans l'appui qu'il reçoit, financièrement et « pédagogiquement », du parti communiste international. Si cette aide lui était brusquement retirée, il s'effondrerait, ses chefs n'ayant aucune valeur personnelle ; ils sont uniquement guidés par l'envie, la revendication et la haine.

» Ma prise de position contre l'Istiqlal s'explique aussi parce que j'ai derrière moi la plus grande partie de la population de mon pays. Je suis donc convaincu — et le ralliement à notre cause des plus grands chefs marocains le prouve — de travailler pour mon pays, et de le servir comme je l'ai fait toute ma vie.

» Discuter de l'Istiqlal quand on est en Europe est une chose ; voir sur place quels sont ses buts, est une autre chose. Un honnête homme ne peut s'y tromper !

» Devant les attaques antispirituelles dont le peuple marocain est l'objet, et qui deviennent chaque jour de plus en plus violentes, « nous demandons que » la France protège la religion de l'Islam ».

» L'œuvre française de pacification, qui nous a donné une sécurité totale, ne doit pas maintenant faillir à sa tâche. »

« *NOTRE AMITIÉ POUR LA FRANCE RESTERA INDÉFECTIBLE.* »

LES PAROLES DE S. E. SI BRAHIM, FILS AINÉ DU PACHA

« Je n'ai rien à ajouter aux paroles de mon père en ce qui concerne l'Istiqlal, car c'est un parti qui fait lui-même son propre procès par sa soumission aux ordres de l'étranger. Mais, au nom de tous les hommes jeunes qui nous suivent dans la lutte engagée, je peux revendiquer hautement le beau titre de nationaliste galvaudé par les chefs de l'Istiqlal.

» Je suis nationaliste parce que j'aime mon pays, parce que, avant tout, je suis fidèle à ma patrie, à notre religion, à nos traditions. J'aime aussi la France qui a tant fait pour nous, à laquelle nous devons l'évolution prodigieuse qui fait l'admiration du monde. Ne pas reconnaître l'œuvre de pacification de la France au Maroc, nier ce que nous lui devons dans le domaine social, tant au point de vue sanitaire et éducatif que dans l'urbanisme et la production de nos terres, est faire preuve d'une flagrante injustice.

» Avant l'arrivée des Français, mon pays était déchiré par des luttes intestines qui le conduisaient à la ruine ; avant son assistance sanitaire, notre peuple était décimé par les épidémies ; avant la création des écoles et des lycées, les enfants pauvres vivaient dans l'ignorance de la culture occidentale ; avant de recevoir l'aide des techniciens et des spécialistes français, l'industrie sous toutes ses formes était inexistante...

» Nous sommes donc reconnaissants envers la France de ce qu'elle a fait pour nous, et de ce qu'elle fera encore, car l'esprit de la jeunesse est tourné vers l'avenir. L'œuvre de la France est actuellement en plein essor ; vous verrez partout des chantiers, des barrages qui s'édifient, des écoles nouvelles, des hôpitaux qui s'ouvrent... *Oui, notre esprit se tourne vers un avenir magnifique qui se fera dans une collaboration toujours plus amicale avec la France.* Notre sentiment nationaliste ne nous rend pas aveugles, car nous savons par expérience que la France respecte nos traditions et ne cherche pas à nous imposer un genre de vie, une manière d'être contraires à nos sentiments et à nos aspirations. *Nous savons que notre pays veut rester et restera essentiellement marocain, mais ce que nous savons aussi, c'est qu'il ne rejettera pas la France, car nous lui devons la sécurité.* Si tout notre amour va, avant tout, à notre patrie, notre cœur reste reconnaissant ; si nous voulons toujours « penser » en sujets marocains, notre esprit reste ouvert à tout ce qui lui vient de la France.

» Je sais que les Français comprennent notre patriotisme, car ce n'est pas un nationalisme étranger, mais le seul amour de notre pays qui nous guide. Si nous voulons rester fidèles à la France, ce n'est pas par soumission ; notre peuple est capable de se faire tuer jusqu'au dernier homme quand il se sait menacé. De la lutte qui a séparé jadis le Maroc de la France, il ne peut rester dans l'esprit des Français et des Marocains qu'une admiration réciproque, car vous avez reconnu notre bravoure comme nous avons reconnu votre générosité envers notre peuple qui se croyait en danger.

» Depuis ces temps déjà lointains, nous avons suivi ensemble la même route, et je peux dire, au nom de la jeunesse de mon pays, que nous n'entrevoyons pas l'avenir du Maroc sans la collaboration amicale et compréhensive de la France. Votre pays est la terre de la liberté. Le Maroc restera notre patrie, car nous l'aimons par-dessus tout. *Mais notre amitié pour la France restera indéfectible.* »

LE GÉNÉRAL EISENHOWER ET L'EUROPE DANS LA STRATÉGIE MONDIALE

par le général DE MONSABERT

L'INSTALLATION du général Eisenhower en Europe ouvre de grands espoirs pour la mise sur pied de la défense atlantique.

Elle marque aux yeux du public la volonté de l'Amérique de défendre ses propres avant-postes à partir du rideau de fer et d'interdire à l'U. R. S. S. l'accès des côtes de l'océan. Elle a été saluée avec joie par tous les pays intéressés. Il faudra cependant que sa mission soit nettement définie pour que l'on puisse juger de la portée réelle de cette prestigieuse désignation.

Ce serait la diminuer singulièrement que de la restreindre au commandement d'une armée européenne qui n'est pas encore définie et dont le rôle, à en croire les journaux, semblerait devoir être limité à la défense d'un front. Chaque pays s'empresserait d'affecter à cette mission une part malgré tout restreinte de ses ressources totales, quitte à se considérer ensuite comme dégagé de toute responsabilité.

La question vaut d'être examinée de plus haut. Le général Eisenhower est tout de même arrivé à l'échelon le plus élevé de la hiérarchie stratégique, et la stratégie est aujourd'hui à l'échelle mondiale.

LE conflit dont nous sortons a été pour l'Amérique une lutte sur deux fronts : celui du Pacifique, face au seul Japon ; celui de l'Atlantique, face à l'Allemagne et, pour un temps, à l'Italie. Du côté du Pacifique, la lutte a été à prédominance absolue aéronavale ; de l'autre, grâce aux bases d'Angleterre et d'Afrique, elle est devenue, aussitôt après le débarquement, à complète prédominance aéroterrestre.

Deux fronts, deux adversaires n'ayant réalisé pratiquement aucune coordination de leurs conceptions stratégiques.

Pour bien comprendre ce que représenterait une guerre entre l'U. R. S. S. et l'Amérique il faut se référer à l'examen de la carte de l'hémisphère nord en projection polaire (voir carte ci-contre). En tenant compte des pays qui seraient sûrement entraînés dans la conflagration on constate qu'elle affecterait la presque totalité des surfaces terrestres, pour ne parler que d'elles. Que subsisterait-il même d'intouchable dans l'hémisphère sud ?

LA grande supériorité maritime des Nations Unies, le caractère continental de l'U. R. S. S. et de ses satellites semblent consacrer, à première vue, l'encerclement du bloc soviétique.

On peut en conclure naturellement que le conflit tendrait à revêtir de la part des Soviets l'aspect de sorties en masse d'une place assiégée pour desserrer l'étreinte de l'assiégeant tout en s'efforçant de le prendre à revers. On sait d'ailleurs que les cinquièmes colonnes y aideraient dans toute la mesure où elles ne seraient pas neutralisées d'avance. L'U. R. S. S. a déjà pris l'initiative des opérations en portant chez l'adversaire inerte la lutte idéologique et en s'efforçant de faire tache d'huile pour desserrer l'éventuelle étreinte. C'est toute l'explication de la communisation de la Chine, servant un nationalisme exacerbé, comme celle de la guerre de Corée. La tactique du colosse russe sera de jouer de la diversité des Etats qui l'avoisinent non seulement sur le plan moral, mais sur le plan militaire. Quand il déclenchera les opérations actives, il voudra percer définitivement le cercle qui l'entoure et l'Atlantique sera dès lors son objectif n° 1. S'il l'atteignait, les rôles seraient renversés et l'assiégeant deviendrait assiégé. Cette perspective donne tout le sens de la poussée historique de la Russie vers la mer.

Dans cette action d'ensemble, elle disposera — par nature, peut-on dire — de l'unité absolue de direction, politique, militaire et psychologique.

Du côté allié, au contraire, la première difficulté réside dans l'organisation de la direction de la guerre dans tous les domaines. La défensive à laquelle les Etats démocratiques sont réduits — tout assiégeants qu'ils paraissent sur la carte du globe — les condamne au renforcement de leur tranchée d'approche et réclame en premier lieu l'organisation du commandement interallié des différents secteurs de surveillance.

C'est sur ce plan qu'il faut étudier le rôle du général Eisenhower.

Pour déterminer les théâtres d'action possibles, regardons de près cette projection polaire qui doit servir désormais de base à toute étude stratégique à l'échelle du monde actuel.

L'HÉMISPHÈRE NORD EN PROJECTION « DÉMERCATORISÉE » AVEC LES TROIS THÉATRES DE GUERRE : ARCTIQUE, PACIFIQUE, ATLANTIQUE.

Cette étude doit tenir compte, en outre, de l'importance de plus en plus grande qu'ont prise les espaces maritimes et aériens du fait des moyens modernes : ce n'est plus qu'une question d'infrastructure.

Mais, avant de tirer de cet examen les conclusions nécessaires, il importe d'être d'accord sur les termes employés ; aussi convient-il de définir dès l'abord ceux de *théâtre de guerre* et de *théâtre d'opérations*.

Un *théâtre de guerre* correspond à un ensemble de secteurs terrestres, maritimes et aériens relevant d'une stratégie commune en vue d'atteindre un but politique imposé par la conduite de la guerre et nécessitant en conséquence une unité de direction entre les différents *théâtres d'opérations* qui le composent.

On s'accorde à définir ce dernier terme comme répondant à un secteur terrestre, maritime et aérien indispensable aux missions offensives et défensives dans la poursuite d'une mission déterminée ainsi qu'aux Services nécessaires pour cette opération. Elle requiert l'unité d'action appropriée et suppose la possibilité, à l'échelle et avec les moyens actuels, d'un commandement effectif de l'ensemble.

Les théâtres d'opérations de jadis ne correspondraient plus aujourd'hui qu'à ce qu'on pourrait appeler des fronts — comme celui du Rhin, à la condition de prêter à ce terme le sens des trois dimensions réunies : largeur, profondeur, espace aérien.

LE *maître du jeu* dans le siège de l'U. R. S. S. étant incontestablement les Etats-Unis d'Amérique, c'est en se basant sur eux qu'il faut examiner notre hémisphère nord.

Une première remarque saute alors aux yeux : c'est qu'il existe un large front de contact entre la Russie et l'Amérique dans les régions polaires ; le sort du Canada est ici trop lié à sa voisine immédiate pour qu'on l'en puisse séparer.

C'est le *théâtre de guerre de l'Arctique*.

S'il présente sur la plus grande partie de son front un *no man's land* intraversable autrement que par air, il est abordable par les ailes *Alaska* et *Groenland*, et il présente pour les moyens aériens la plus courte distance entre les deux protagonistes. L'immensité russe est justiciable de l'aviation américaine; c'est une question de bases aériennes.

Le point le plus vulnérable est l'Alaska, par où l'on peut atteindre par terre, après y avoir pris pied, les ressources du Canada et des centres vitaux de l'industrie américaine.

A l'autre aile du théâtre, au delà du Groenland, s'ouvre en mer libre le chemin de communication entre l'Atlantique et la mer russe de Barentz: c'est déjà le théâtre Atlantique, avec le verrou d'Islande et le môle scandinave.

Le théâtre de guerre de l'Arctique est pour l'Amérique d'intérêt offensif et défensif. Son unité vient de son caractère particulier.

PLUS nuancé est le *théâtre de guerre du Pacifique*, qui s'étend du détroit de Behring au Moyen-Orient. Il occupe la scène mondiale depuis la rapide et formidable expansion du communisme chinois. C'est ce dernier qui en fait maintenant l'unité.

Au temps où l'on pouvait croire que l'Amérique avait barre sur la Chine, l'U. R. S. S. devait se sentir étouffée par la ceinture terrestre qui l'étreignait du Caucase à la Corée. Toute sa diplomatie a tendu à la faire éclater en refoulant au delà des mers, par l'intermédiaire chinois, la première circonvallation américaine.

C'est l'histoire que nous vivons. La Chine cherche à s'étendre du Tibet vers l'Inde, de l'Indochine à l'Indonésie et prétend mettre la main, au delà des mers, sur Formose.

La pointe de Corée n'est-elle pas une menace vers le Japon ?

Que se passerait-il dans le monde de la race jaune si l'Amérique abandonnait un jour l'empire du Soleil Levant, où la mystique raciale trouverait peut-être alors sa voie dans l'idéologie communiste ?

Ces considérations montrent les liens qui unissent le théâtre de Corée avec celui d'Indochine, et demain — qui sait ? — avec celui de Hong-Kong et de l'Inde. La Corée n'est qu'une pièce dans cet ensemble où l'adversaire joue la mésentente entre

LE THÉATRE DE GUERRE DE L'ATLANTIQUE SE DIVISE EN TROIS THÉATRES D'OPÉRATIONS : 1° NORDIQUE ; 2° EURAFRIQUE ; 3° PROCHE ET MOYEN-ORIENT.

alliés alors qu'il réclame l'unité stratégique tant militaire que politique. Les discussions actuellement en cours à l'O. N. U. au sujet des mesures à prendre à l'égard de la Chine en sont la preuve frappante. Le moins qu'on puisse dire est que les gouvernements les plus intéressés n'ont pas tous l'air de s'en douter. Le cas de certains ne relèverait-il pas de cette aberration qui consiste à croire qu'en flattant le coupable ils obtiendront de lui l'oubli de ses prétentions sur le point particulier qui les intéresse ?

Aux deux extrémités de ce théâtre l'ours russe veille et attend, cependant qu'en sous-main il fait mouvoir l'acteur chinois.

D'un côté, par Vladivostok et l'île Sakhaline, il surveille le Japon et, par le Kamtchatka, l'Alaska américain, qui joue de ce fait pour les Etats-Unis le rôle de plaque tournante entre les deux théâtres d'Arctique et du Pacifique en même temps que de forteresse couvrant les centres vitaux canadiens et américains.

De l'autre, c'est le Moyen-Orient, où l'attire la suprême convoitise des réserves pétrolifères du monde autour du golfe Persique.

De part et d'autre de la Caspienne il y fait face au delà de l'Iran, cependant qu'il menace la Turquie — le vieil ennemi gardien des Détroits — par le Caucase et les Etats satellites des Balkans.

Mais ici nous sommes déjà en Europe !

VOILA nettement délimité le *troisième théâtre de guerre : celui de l'Atlantique.* Il s'étend de la pointe septentrionale de la Scandinavie au Moyen-Orient, en englobant l'Afrique tout entière. A ne considérer que sa partie active, on peut dire que son unité est plus caractérisée encore que celle des deux autres théâtres. Centrée sur la péninsule européenne, elle a pour base occidentale l'Océan qui, à l'échelle d'aujourd'hui (portée d'avions, soutiens maritimes) l'épaule à l'Amérique.

Son front de bataille est le plus étroit, mais il est aussi celui où, du fait de la répartition de la population, la lutte serait la plus intense et la plus décisive ; les côtes atlantiques donneraient à la Russie le contact direct du Nouveau Monde.

Il est enfin le théâtre de guerre où les répercussions des événements d'un théâtre d'opérations sur l'autre seraient les plus rapides et les plus déterminantes, en raison de son peuplement humain, de son potentiel économique, de ses voies de communication et des possibilités de son infrastructure.

On y distingue *trois théâtres d'opérations* :

1° *Un théâtre nordique,* du bassin de la Baltique à l'extrémité nord des pays scandinaves, par où il est en liaison étroite avec l'Arctique. L'importance de ce montant de la porte atlantique vers l'Islande est d'autant plus grande qu'il est lié à la Russie à proximité de son port indispensable de Mourmansk.

Face au détroit d'entre Islande et Scandinavie, d'une part, au débouché de la Baltique en mer du Nord, d'autre part, l'Angleterre est à la fois le centre nerveux et le réduit de ce théâtre. Ses avancées s'étendent de la Finlande au Danemark.

2° Au centre, *l'Europe occidentale ou, plutôt, l'Eurafrique.*

Sa vue cavalière prise à l'aplomb de Moscou (voir carte ci-dessus) montre la remarquable unité de cet ensemble, de la Baltique à l'Atlas moghrebin. La coulée qui s'étend presque sans obstacle des steppes russes aux rives atlantiques a été le grand chemin des invasions. Son ultime bastion c'est l'Espagne, mais ses assises se poursuivent au delà du véritable lac intérieur qu'est la Méditerranée occidentale.

La France joue dans ce théâtre un rôle encore plus important que celui de l'Angleterre dans le précédent. Elle n'en est pas seulement le centre nerveux et pour une part le réduit, mais par sa position de chaque côté de la Méditerranée elle est l'ossature de toute sa défense, depuis ses extrémités jusqu'à sa base.

3° *Le théâtre d'opérations du Proche et Moyen-Orient.*

Sa façade européenne s'ouvre sur l'Eurafrique, car il commence avec la Méditerranée orientale au large de la Grèce et de la Cyrénaïque. La Turquie, les Echelles du Levant, l'Egypte sont tributaires de ce nouveau lac intérieur ; mais le golfe Persique lui-même, centre de gravité du pétrole mondial, relève de cette voie majeure de communication, maritime et aérienne, qui va d'Amérique à la mer de Bahrein en passant par les Bermudes, les Açores, Gibraltar et le canal de Suez. L'Atlantique reste la base de tout le Moyen-Orient. Ce n'est, en fait, qu'au delà de l'Iran et aux approches de l'Inde que l'on pénètre dans le domaine stratégique du Pacifique.

Le continent africain constitue d'ailleurs l'arrière terrestre commun à l'Eurafrique et au Moyen-Orient.

IL résulte de cet examen que la *mission du général Eisenhower* est *de diriger le théâtre de guerre atlantique,* et non de prendre le commandement d'une armée européenne dans un secteur de bataille.

La proximité et l'interdépendance des trois théâtres d'opérations qui composent le *bloc* atlantique — les répercussions immédiates que les événements survenus sur l'un de ces trois théâtres auraient dans les autres, la rapidité nécessaire des parades à prévoir ou des mesures à prendre imposent une unité de direction : un chef suprême !

On pourra alléguer que c'est là le rôle de la Direction de la guerre à l'échelon des gouvernements. Il est certain que l'évolution des conflits dans le sens de leur universalité a considérablement accru le domaine de la politique. Mais, par une contradiction singulière, celui de la stratégie militaire s'est également élevé du fait de la puissance, de la rapidité et de la portée d'intervention des armes ! Le maniement du bombardement stratégique, l'emploi des moyens électroniques, les interventions aéroportées sont maintenant des éléments indispensables de la manœuvre des armées.

Cette contradiction ne peut être résolue qu'en désignant un chef militaire suprême pour s'entendre avec les gouvernements directement intéressés au sujet des interférences des opérations militaires dans les domaines nationaux, politiques ou économiques. Ce doit être la mission des commandants de théâtres de guerre.

Le rôle de la Direction Suprême de la guerre, à laquelle est adjoint le Comité des chefs d'états-majors nationaux, s'élève en proportion. Ses prévisions doivent porter sur des périodes plus longues et des opérations plus larges.

L'exemple de la campagne d'Europe occidentale en 1944-1945 vient illustrer cette thèse. Les perspectives ouvertes par la victoire de Rome ne furent pas exploitées, malgré l'effondrement du front allemand d'Italie. Elles auraient cependant pu transformer la manœuvre préparée par la Direction de la guerre et permettre d'obtenir à moindres frais des résultats beaucoup plus rapides et plus profonds. La politique internationale elle-même en eût été bouleversée. Le manque de commandement suprême du théâtre de guerre, les limites mal choisies des *théâtres d'opérations* ont empêché de donner à la manœuvre stratégique d'ensemble une souplesse plus grande grâce à la possibilité de variantes que les rigueurs d'une logistique fixée de trop loin et de trop haut avaient rendue inflexible.

Transposons cet exemple au cas du conflit que nous envisageons et nous ne pourrons plus douter de la valeur du théâtre de guerre atlantique et de celle du théâtre d'opérations d'Eurafrique.

Au lieu d'un ennemi en perte de vitesse, attaqué sur deux fronts et réduit à défendre pied à pied son propre territoire, imaginons un adversaire en pleine possession de ses forces terrestres et aériennes et imposant par surprise une bataille défensive à l'Europe occidentale tout entière ! Tâchons de nous représenter, par exemple, les interférences provoquées par une offensive de part et d'autre de la Baltique :

Ou bien par le bouclage sous nos yeux de la Méditerranée orientale à travers la Grèce ;

Ou, mieux encore — danger que nous connaissons bien — par une percée de notre front visant l'Atlantique.

Qui réglera ces problèmes urgents ? Un conseil lointain ou bien un chef ayant la pleine disposition des réserves stratégiques de terre, de mer et de l'air de ses trois différents théâtres d'opérations ? Car c'est entre eux que la question se posera. La liaison entre les opérations nordiques et continentales, entre l'Angleterre et la France en particulier, réclame un chef suprême.

Il est bon qu'il soit appelé à superviser l'organisation d'une armée européenne telle qu'on a l'air de la concevoir, mais il importe par-dessus tout qu'il dispose des ressources du bloc atlantique et qu'il soit prêt en toutes circonstances à en conjuguer les efforts.

Une raison impérieuse, enfin, exige sa présence à ces hautes fonctions : c'est la participation des forces américaines à la défense de l'Atlantique.

Il ne s'agit pas seulement de leur participation à la couverture de l'Europe sur le glacis germanique, mais du maniement de toutes les réserves américaines en cours d'opérations. Seul le commandant responsable du théâtre de guerre peut décider de leur mode et de leur point d'application.

LE commandement de l'armée européenne n'est donc pas à l'échelle d'un tel rôle. Est-il à l'échelle du théâtre d'Eurafrique ? C'est un point sur lequel il importe encore de ne pas se leurrer. L'armée européenne, si importante et si nécessaire soit-elle, n'est qu'un moyen entre ceux nécessaires à la victoire sur le théâtre d'opérations. C'est le commandement du théâtre qui compte. Il exige pour celui qui en est investi une certaine délégation des pouvoirs politiques sur une étendue qui déborde largement ce qu'on appelait jadis la zone des armées et celle des étapes. Il y a maintenant les bases interalliées ; il y a la défense en surface, dont les répercussions sur la marche des opérations frontales peuvent être considérables ; il y a le jeu des réserves entre les différents pays et les différents fronts qui composent ce théâtre.

Regardons, dans ces conditions, notre théâtre d'Eurafrique : si peu profond (1.400 kilomètres de Berlin à Brest), si étroit dans sa partie péninsulaire (1.000 kilomètres de la Baltique à l'Adriatique, 800 kilomètres de la mer du Nord au golfe du Lion, 400 kilomètres de ce dernier au golfe de Gascogne !), mais si important par contre sur les plans humain, industriel, économique et moral !

La manœuvre moderne risquerait d'y être étouffée si l'Europe ne disposait, suivant une formule heureuse, « de son Oural dans son Atlas africain et de sa Sibérie dans l'Afrique Centrale ». Elle possède en outre un arrière maritime qui lui assure l'arrivée des renforts américains.

Cette manœuvre se situerait sur nos terres. La bataille de l'Elbe au Rhin serait notre bataille des frontières ; elle affecterait du premier coup notre sol, voué dès le début aux réactions de tous genres de l'adversaire. Toute notre armée serait en couverture. Toutes nos ressources seraient nécessaires !

La France est placée enfin à l'aboutissement des lignes de communications maritimes et aériennes les plus adaptées aux opérations.

Pour toutes ces raisons le commandant du théâtre d'Eurafrique, disposant de l'armée européenne qui y est stationnée, ne peut être qu'un chef français.

Toute autre solution, par suite des délégations indispensables de souveraineté nationale qu'elle imposerait, serait pour notre pays une abdication inconcevable.

LA BATAILLE DES CRÊTES AU TONKIN

CINQ JOURS DE COMBATS ATROCES ET EMMÊLÉS

PARACHUTISTES, MAROCAINS ET MUONGS ONT BRISE LES FURIEUSES ATTAQUES DES VIETS

PAR NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL
LUCIEN BODARD

Après cinq jours de batailles acharnées, c'est l'accalmie.

Je suis sur une colline à trois bosses appelées les trois mamelles. Derrière moi, environ un kilomètre au sud, j'aperçois, dans un paysage de rizières sèches et rouillées, le disque plat, posé sur une légère ondulation, de la citadelle de Vinh-Yen. Elle se dresse avec son appareil militaire de canons, de camions et de troupes, dans la solitude — car depuis longtemps la cité autochtone a été rasée par les Vietminh. Vinh-Yen est maintenant une puissance guerrière à l'état pur. Mais devant moi s'étagent les cotes fameuses — la 210, la 153, la 103, la 101, la 83 — où se déroulèrent les combats atroces et emmêlés de ces jours derniers. Elles ont aussi des formes curieuses prêtant aux surnoms biscornus. Il s'agit de landes à pierres et à herbe, qui servent d'avant-garde au massif noirâtre du fond : le Tam Dao, couvert de jungle, qui fut dans le passé une charmante station climatique, et qui est devenu la grande base ennemie au seuil du delta. Cette montagne est en somme la forteresse naturelle des Vietminh, la contre-partie adverse de Vinh-Yen. De là ont déferlé, en colonnes serrées, les deux brigades qui se jetèrent, dans la journée du 14 décembre, sur les forces françaises. Leur objectif premier était cette route défoncée de Phuc-Yen à Vinh-Yen qui serpente au pied des cotes.

Depuis hier le crachin s'est établi. Une couche cotonneuse de nuages fait presque disparaître le sommet de la cote 210 — le monticule le plus élevé, aux arêtes déjà abruptes. Une pluie fine et interminable, presque grise en sa monotonie, détrempe les parachutistes et les spahis qui campent là. Sous ces tropiques, ils grelottent presque. Ces hommes, qui ressemblent plus, en leurs tenues de choc, à des mécanos négligés qu'à des soldats classiques, n'ont pas encore perdu sur leur visage la dureté hagarde et fatiguée des récents corps à corps. Ils sont couchés sur le sol en un vaste troupeau. Un camion arrive, et un grand cri s'élève : « Le courrier ! Le courrier ! » Les parachutistes de vingt ans qui, hier encore, donnaient l'assaut à des crêtes infestées d'ennemis sont maintenant des enfants lisant les lettres de France, lettres parties seulement voilà quelques jours pour aboutir à un tel endroit. Au même moment passe un cortège de coolies portant sur des civières des formes inertes : des morts, des blessés. Ce sont des tirailleurs ramassés sur la cote 101 : une compagnie marocaine avait, toute la nuit précédente, défendu cette crête contre des milliers de Vietminh. Ce spectacle n'émeut guère les parachutistes, qui continuent de lire. A vrai dire, eux-mêmes étaient à côté, sur la cote 210, en une situation presque aussi tragique. En ce lieu, en cette heure, la véritable tristesse est celle des « paras » qui n'ont reçu aucune missive et qui font semblant de dormir, feignant l'indifférence. Un lieutenant en tenue de combat — c'est une simple toile aux grosses taches vertes et grises, à la façon de la jungle — me confie alors : « Ah ! si seulement ces garçons pouvaient s'assoupir et se détendre ! Si seulement je pouvais leur procurer un repos véritable, ne serait-ce que pour quelques heures ! Hélas ! c'est impossible sur ces dures mamelles, juste en face du *no man's land* d'où peut toujours surgir l'ennemi. Il faut continuer... »

UN GROUPE DE TIRAILLEURS VA PRENDRE POSITION SUR LA FAMEUSE COTE 101, AU SOMMET DE LAQUELLE UNE COMPAGNIE MAROCAINE TINT EN ÉCHEC, DES HEURES DURANT, LA MARÉE DES VIETS MONTANT A L'ASSAUT.

C'est cependant l'accalmie. A peine entend-on, en un décor sonore, quelques coups de canon. Il n'y a plus de claquements de mitrailleuses. Cependant je me demande de quoi demain sera fait pour ces officiers et ces hommes, car le Vietminh peut attaquer dans quelques heures comme dans quelques jours. Cette pause ne mène en effet qu'à la guerre.

En attendant, je vais essayer de raconter, par ce que j'ai entendu et ce que j'ai vu, cette bataille de cinq jours qui est déjà appelée la bataille des crêtes.

L'EMBUSCADE DU 14 JANVIER

Tout à l'heure, à Vinh-Yen, je vois un officier dont la tête n'est plus qu'un énorme bandage. Je reconnais enfin le capitaine de spahis qui me reçut si cordialement voici quelques semaines au poste de Kanh-Hoach, dans le sud du delta. Le voilà qui vient vers moi. « Moi, s'écrie-t-il, je m'en suis tiré avec une égratignure. Mais, hélas ! certains officiers qui vous accueillirent à la popote sont morts ou disparus. Cela s'est produit en moins d'une heure, le 14 janvier, lorsque le groupement mobile du colonel Vanuxem, auquel notre bataillon avait été rattaché, fut assailli au nord de Vinh-Yen par plusieurs milliers de Vietminh. »

Le capitaine se tait, comme s'il éprouvait une répugnance à faire le récit du combat. Puis il se décide soudainement : « Cela s'est passé à la manière du pays, avec une simplicité et une rapidité déconcertantes. En réalité on est tombé dans un piège. Au matin, le bataillon était parti, avec tout le groupement Vanuxem, pour porter secours au poste de Bao-Phuc, attaqué depuis la veille. Notre progression était arrêtée, au milieu d'une lande mamelonnée, par un gros bouchon ennemi qu'on s'apprêtait à faire sauter dans les règles. Brusquement, de la crête à notre gauche et de la crête à notre droite déboulèrent des Vietminh. Puis il en sortit de partout — à 10 mètres, à 50 mètres, à 100 mètres — il en sortit même presque au milieu de nos rangs. En quelques secondes le paysage désert se transforma en fourmilière. Il émergea ainsi, de la nature même, par gros et petits paquets, des milliers d'hommes qui chargeaient de toutes parts. Nous ne savions même plus sur qui tirer par suite d'un emmêlement général soigneusement entretenu par l'adversaire. La confusion était d'autant plus grande que les Vietminh étaient habillés de façon absolument identique à celle de nos Muongs. Vous savez que le groupement du colonel Vanuxem comporte un bataillon de Muongs, c'est-à-dire de montagnards des chaînes situées derrière Hoa-Binh. Certains ennemis criaient donc dans un français impeccable des ordres d'assaut, d'autres hurlaient en arabe à nos spahis de se rendre. Finalement nous étions à peu près encerlés par une marée humaine ; il ne restait, pour éviter la destruction, qu'à faire retraite. Je me souviendrai longtemps de ce décrochage : l'ennemi se jetait sur nous en vagues inlassables de centaines d'hommes. Après une dure percée, ce qui restait du bataillon fit une marche forcée sur Vinh-Yen. Cependant, lors de ce retour, je voyais des Asiatiques qui se déplaçaient parallèlement à nous, sur une petite crête ; ils allaient l'arme à la bretelle. Ils étaient coiffés de petits casques pourvus d'un léger feuillage. Un camarade me dit qu'il s'agissait peut-être de Vietminh, mais je lui répondis que ce n'était pas possible, que certainement c'étaient des Muongs. A une traversée de village, nos deux colonnes se mélangèrent plus ou moins. Soudainement ces gens, au moment où ils se trouvèrent au faîte d'une colline, se couchèrent à terre et se mirent à nous ajuster avec calme et précision. Néanmoins le groupement mobile finit par joindre Vinh-Yen. Aussitôt

le colonel Vanuxem donna l'ordre de résister à tout prix : on s'attendait tous à voir l'ennemi se lancer à l'assaut de la citadelle. Mais rien ne se produisit. On devait apprendre plus tard que les Vietminh étaient allés se poster sur la RC2 — la route de Phuc-Yen à Vinh-Yen — pour tendre une gigantesque embuscade au groupement mobile du colonel Edon. Là échoua le plan ennemi, car ce groupement, au lieu de s'engager sur la RC2 pour dégager Vinh-Yen, attaqua le lendemain, avec un appui massif de l'aviation et de l'artillerie, les Vietminh massés sur les crêtes. Ce fut le fameux matraquage où toute une brigade ennemie fut détruite... »

A vrai dire, j'ai moi-même assisté le 15 janvier, à partir du village de Huong-Canh, à cet écrasement par le feu.

DU HAUT D'UN MIRADOR

Dès que ma jeep, en cette matinée du 15 janvier, a dépassé Phuc-Yen, je ressens l'approche de la guerre. Sur la route étroite redescend une énorme file de camions vides : ils avaient à l'aurore apporté les renforts pour la bataille en cours. Dans le ciel quatre Hellcats tournoient et piquent sur un point bien précis de l'horizon. Des réfugiés, portant dans des balancelles l'amas hétéroclite de leurs biens, avancent en sautillant, comme on fait en Orient lorsqu'on porte un fardeau. Bientôt tout le paysage se remplit de lueurs, de fumées et de détonations. La bataille atteint le village de Huong-Canh.

Ce gros bourg est, au milieu des rizières, une plaque avec des maisons fortifiées et des pagodes rococo. La place centrale sert de campement à l'état-major du groupement mobile du colonel Edon — en plein combat depuis l'aurore. Les réfugiés continuent de partir. Un notable m'explique qu'il s'agit des habitants de l'autre bout du village qui fut pris par les Veitminh à l'aube et repris par les Français depuis une heure. Ils avaient surtout eu peur quand les avions français avaient bombardé et que les Vietminh avaient riposté avec des mitrailleuses lourdes à balles traceuses.

A ce moment le notable m'entraîne jusqu'au sommet du mirador. Devant nous, des hameaux enveloppés dans des fourrés de bambous s'étendent jusqu'aux premières cotes. Le brave homme pointe son doigt vers le clocher d'une église. « Là, me dit-il, est le village de Tamlong, d'où le Vietminh partit à l'assaut contre cette bourgade-ci, le point-clef de la bataille depuis que les Vietminh ont reporté leur effort sur la RC2. A 6 heures ils s'étaient emparés des villages de Noi-Trach et de Quat-Luu. Depuis lors les combats font rage à 2 kilomètres d'ici. »

De fait, j'ai l'impression que toute la nature est écrasée par les bombardements français. Les canons voisins s'acharnent sans arrêt sur les bois et les collines, cependant apparemment vides de toute occupation humaine. Des fumées en jaillissent. Les Hellcats bourdonnent comme des moustiques autour d'une petite colline triangulaire et pelée. Des flammes rougeâtres — sans doute provoquées par les bombes incendiaires des avions — mangent les flancs de ce monticule. Il y a l'assourdissement des mitrailleuses, sans qu'on puisse distinguer cependant si les Hellcats tirent sur les Vietminh ou si les Vietminh tirent sur les Hellcats. Les avions partent, mais d'autres arrivent. Les canons grondent. Les incendies se propagent. Les Français écrasent sous le feu cette colline où sont concentrés plusieurs milliers d'ennemis.

En redescendant du mirador je me dirige vers le front, éloigné de 1.500 mètres. Tout d'abord le village est intensément peuplé par des formes humaines qui vont et viennent sans une parole, dans le silence absolu de l'attente. Puis brusquement c'est le vide des paillotes abandonnées. Dans cette solitude les murs paraissent étranges — en fait, ils sont fabriqués avec des urnes funéraires empilées. (En temps normal la grande ressource locale est la fabrication des poteries mortuaires.) J'arrive sur une petite rivière. Dans une cahute, un tirailleur algérien qui fait sécher son pantalon m'explique : « Je me suis mouillé ce matin quand il a fallu retraverser à toute hâte ce cours d'eau ! Les Vietminh nous ont repoussés jusque-là ce matin. » Je continue de marcher à travers des maisons vides, et soudainement, derrière un remblai, j'aperçois des tirailleurs algériens assis en position devant des mortiers. Il y a aussi des soldats en pleine cuisine, des coolies accroupis devant leurs fardeaux, et des ambulances qui attendent. Je grimpe sur le remblai, où d'autres tirailleurs sont couchés dans des trous devant des mitrailleuses, face à une campagne de bois et de rizières. Un officier m'explique que six régiments vietminh — soit dix-huit bataillons ou 12.000 hommes — sont camouflés dans les fourrés, à quelques centaines de mètres. L'ennemi a des bataillons de choc composés de voltigeurs armés uniquement de mitraillettes et de grenades, qui donnaient encore l'assaut tout à l'heure.

Le calme s'est établi depuis quelques minutes, mais juste devant nous, dans la rizière, soixante cadavres ennemis gisent dans la boue. Un maigre sentier débouche devant nous, il vient du *no man's land*. Tout à coup y apparaît un homme qui en porte un autre, au visage ensanglanté. Le blessé est un jeune Annamite qui gémit. « Ce n'est rien, Phuc, lui crie l'officier au passage, tu as juste un bobo. » Il m'explique ensuite que Phuc est un Vietminh fait prisonnier voici plusieurs mois et qui est devenu un excellent partisan : il a juste seize ans. Par ce chemin arrivent d'autres images de la guerre. Voilà, sur une civière portée par quatre hommes, un tirailleur arabe blessé qui gigote un peu, puis, sur une autre civière, une autre forme immobile : ce tirailleur est mort. Voilà un spectacle de cour des miracles avec quatre Asiatiques en guenilles, presque monstrueux de laideur et d'imbécillité, aux faces gonflées de coups ; ils marchent comme des estropiés. L'un d'eux, au passage, remet à l'officier, sans un mot, une boîte à biscuits pleine de cartouches. « Encore de vieux prisonniers vietminh, m'explique celui-ci. Depuis des mois ils nous servaient de coolies. Ce matin ils furent repris par les leurs, qui les battirent copieusement. Ils viennent de s'échapper pour nous rejoindre. »

L'ambulance est repartie pleine. L'officier reprend : « Le bataillon a eu soixante hommes hors de combat dans la terrible mêlée de ce matin. Hier soir nous étions arrivés ici juste à temps pour sauver le pont sur la rivière voisine. A l'aube nous sommes partis à l'attaque. Les Vietminh nous ont laissé approcher de leurs fourrés et de leurs collines pour se lancer contre nous en vagues compactes. Ils déboulaient de partout, tellement nombreux qu'on se demandait à quoi bon en tuer. Il en restait toujours d'autres pour se ruer au corps à corps. Le bataillon reflua alors sur la rivière. Heureusement, on avait laissé ici, sur ce talus, une compagnie qui, en ce moment critique, prit de flanc la horde ennemie avec ses mitrailleuses. Les hommes tombaient comme des pans de mur. Les canons et les avions matraquaient. Finalement la contre-attaque ennemie, qui risquait d'emporter tout le village de Huong-Canh, était arrêtée, et ce fut au tour des Vietminh de refluer sur leur point de départ. »

Peu après je rentre à Huong-Canh, où je vois arriver une automitrailleuse. Il s'agit d'une patrouille blindée revenue de Vinh-Yen qui est dégagé.

L'ATTAQUE ENNEMIE EST BRISÉE. REDESCENDUS DE LA COTE 210, LES PARACHUTISTES, ÉPUISÉS, S'ALLONGENT SUR LE SOL POUR LIRE LE COURRIER DE FRANCE.

AVEC LE BATAILLON DES MUONGS

Le 16 janvier l'offensive vietminh paraît brisée. J'ai réussi moi-même à gagner Vinh-Yen, où le groupement Vanuxem s'efforce de reconquérir les crêtes qu'il a perdues deux jours auparavant. Je rejoins le bataillon muong en position sur une petite crête à 2 kilomètres au nord de la citadelle. Il est 5 heures. Devant nous s'élèvent trois collines : une toute ronde, surnommée le Ballon d'Alsace ; une toute longue et toute mince, et, enfin, sur la droite, la fameuse cote 210, où des parachutistes et des commandos vietminh sont en train de se battre sur le sommet, au-dessus de pentes verticales. Le commandant français du bataillon muong m'explique : « Tout à l'heure nous allons partir à l'assaut. Nous devons nous emparer de la colline ronde et de la colline longue qui, sur la carte, s'appellent la cote 83 et la cote 103. Mais je me méfie à cause de cette dépression à gauche, remplie de buissons apparemment inoffensifs, mais qui dissimulent un grouillement ennemi. Ils sont retranchés au milieu de ces maigres verdures, dans un village en ruine. » Le commandant ajouta que le bataillon muong avait été refoulé avant-hier de ces cotes 83 et 103 par un assaut de deux mille Vietminh.

Autour de moi les Muongs, grands comme des garçonnets, sont couchés devant leurs armes. Les premiers éléments du bataillon se trouvent à 300 mètres en avant, juste devant le *no man's land*. A leur hauteur quelques scout-cars pointent leurs mitrailleuses vers l'ennemi invisible. Le bataillon muong attend, avant de s'élancer, la fin du matraquage. Depuis plus d'une demi-heure les chasseurs, dans une ronde infernale, piquent sur la cote 83. Ils crachent des balles traceuses qui font des reflets rouges vers le ciel. C'est du travail minutieux. Une mitrailleuse lourde vietminh s'en prend vainement aux Kingcobras (les Hellcats n'ont pu ce jour sortir dans ce secteur à cause du plafond trop bas), qui tombent et se redressent en éraflant les flancs de la colline. Un petit appareil Morane lance un obus fumigène pour leur indiquer la tranchée où se sont réfugiés les Vietminh. A peine la fumée s'est-elle dissipée que les avions prennent le boyau en enfilade.

Le ballet aérien est terminé, mais déjà la citadelle de Vinh-Yen envoie des obus qui font d'énormes geysers au sommet de la cote. Le bombardement dure dix minutes. Quand le silence revient, le commandant me passe une lorgnette et me dit : « Voyez-vous au sommet de la cote 83 ces Vietminh debout qui se déplacent tranquillement ? Ils tiennent encore ! » A ce moment un obus retardataire oblige les ennemis à se cacher de nouveau. Le commandant reprend : « C'est surtout dans cette dépression à gauche qu'ils se réinstallent. Je ne serais pas étonné qu'ils nous tombent dessus tout à l'heure à l'improviste ! » A ce moment une file de camions apportent sur notre colline tout un bataillon marocain ; il est chargé de prendre la cote 103. Je vois parmi eux des hommes qui font d'étranges signes qui sont des prières, mais rapidement ils disparaissent au delà d'une arête, allant prendre position.

On attend l'achèvement des préparatifs. Soudainement, comme issus du paysage immense et vide, six obus de mortiers tombent à moins de 100 mètres de nous. Je me retrouve dans un trou avec les autres journalistes. Des balles de mitrailleuses sifflent au-dessus de nos têtes. Les Muongs sont tous collés sur la terre. Quand je me relève, les détonations proviennent de départs français, l'artillerie a recommencé. On me dit qu'on est en pleine offensive, mais je ne vois rien. La compagnie d'assaut muong est arrêtée après une avance de 100 mètres par un feu croisé de mitrailleuses. Il paraît que les

ES RENFORTS ARRIVENT... MAIS IL EN FAUT SANS CESSE DE NOUVEAUX.

Marocains sont immobilisés à droite. Alors la radio apporte l'ordre d'attendre, avant de reprendre l'assaut, que des renforts venus de Vinh-Yen aient nettoyé la dépression à gauche. Le commandant du bataillon muong me dit : « Ils vont tomber sur du dur. Depuis une heure ce creux n'a cessé de se remplir de Vietminh. Cela me paraît mauvais. »

Le crépuscule tombe. Comme nous montons en voiture pour regagner Vinh-Yen quelques balles sifflent : c'est le salut des Vietminh à la presse internationale.

Il m'a semblé assister, durant cette heure passée auprès du bataillon muong, à la guerre classique des longues attentes, des avances, des reculs, guerre où la position couchée domine entre les brefs assauts et les féroces corps à corps. Je ne savais pas que, quelques minutes après mon départ, ce bataillon muong, déjà fourbu par quatre journées de combat, serait assailli par quatre mille Vietminh. Seul un énorme barrage d'artillerie brisa la massivité sauvage de ce rush ; mais, dès la nuit, l'ennemi lançait ses bataillons à la reconquête des crêtes : ce devait être son dernier, son plus désespéré et plus féroce effort pour percer le front français.

FACE A UNE MARÉE HUMAINE

Au soir du 16 janvier, un observateur d'un appareil Morane signale qu'une véritable marée humaine descend les pentes du Tam Dao. L'ennemi jette ses réserves pour l'assaut des cotes 210, 101 et 157 qui dominent la route de Phuc-Yen à Vinh-Yen. Dès l'obscurité cette masse déferle sur les trois collines. A 7 heures les bataillons ennemis s'élancent de tous côtés contre la cote 101, qui est peu élevée et d'accès aisé. Sous un déluge de grenades et d'obus de mortiers, les cinq officiers de la compagnie marocaine chargée de la défense de cette position sont blessés. Les Vietminh crient en arabe aux tirailleurs désemparés : « Rendez-vous : nous sommes les plus forts ! » Les canons de Vinh-Yen labourent les flancs de la cote, et les assaillants, exaspérés, se lançant au corps à corps, finissent par s'emparer de la crête. Aussitôt les tirailleurs contre-attaquent. En cette nuit du 16 au 17 janvier cette cote 101 devait changer trois fois de mains, pour demeurer finalement aux Marocains.

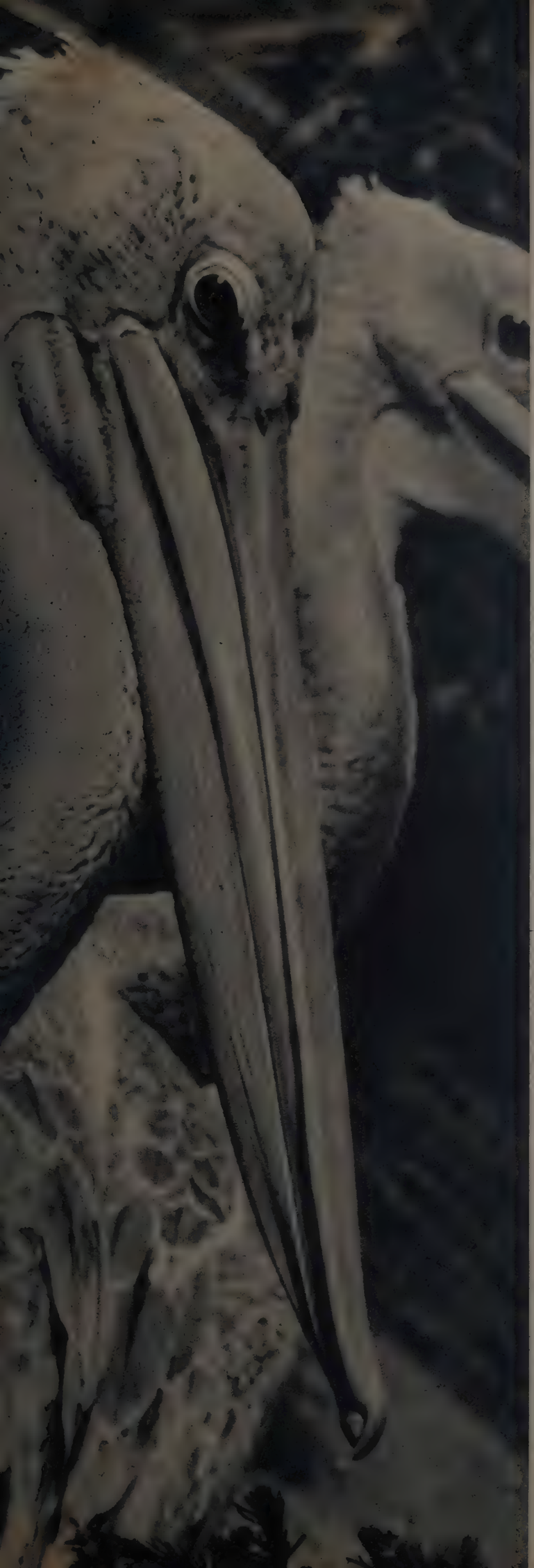
Cependant l'entreprise ennemie la plus acharnée est dirigée contre la cote 210, qui est une sorte de grosse motte de terre surmontée par un petit bourrelet. Dans l'après-midi du 16 janvier les parachutistes l'avaient conquise en délogeant avec des grenades les Vietminh embusqués dans des trous et des grottes. Les « paras » avaient finalement atteint le bourrelet terminal en suivant la ligne de crête affaissée à l'une de ses extrémités presque jusqu'au niveau de la plaine. Mais sur les flancs de la montagne quelques isolés ennemis demeuraient cachés dans une herbe haute. Ils devaient servir de guides aux trois ou quatre mille Vietminh qui attaquèrent la cote 210 vers 21 heures.

Voici le récit qu'un parachutiste m'a fait de cette nuit extraordinaire : « Peu après le crépuscule, alors que l'obscurité était déjà pleine des bruits de la bataille pour la cote 101, les Vietminh ont commencé à escalader les flancs de notre colline. Ils avançaient en rampant — se relevant juste pour lancer des grenades ou des petits paquets de plastic munis de détonateurs. Nous étions retranchés sur le bourrelet, tout en haut, avec l'ordre formel de ne pas tirer pendant cette ascension des Vietminh. Dans l'après-midi on n'avait pas eu le temps d'amener les munitions suffisantes jusqu'au sommet. Il fallait donc économiser... Heureusement les canons de Vinh-Yen tapaient sur l'ennemi. Après une heure d'attente, j'eus le sentiment — une sorte d'impression bizarre et tendue — que les assaillants étaient à proximité, qu'ils allaient bondir sur nous. Dans mon trou individuel, j'étais crispé sur ma mitraillette, j'avais les yeux malades à force de scruter. Brusquement, l'ennemi invisible nous arrosa de balles de mitrailleuses et de coups de mortiers : tous ces projectiles venaient d'en bas. En une seconde je compris que les Vietminh étaient là. D'ailleurs notre capitaine hurlait : « Tirez, tirez » maintenant ! » Je déchargeai mon arme sur des formes incertaines. Il y eut des gémissements et des malédictions venant de l'obscurité en dessous, puis un bombardement par mortiers se déclencha contre nous. Il dura longtemps. A quelques mètres de moi des camarades furent touchés. De nouveau les Vietminh essayèrent de se glisser vers nous. Ils approchaient avec une souplesse surprenante, afin de nous surprendre. Mais j'ai tellement l'habitude des combats nocturnes qu'il me suffisait du simple froissement d'un brin d'herbe pour discerner l'ennemi et lâcher la rafale. Enfin, malgré la raideur de la pente, les Vietminh s'élancèrent en une vague d'assaut, décimée au fur et à mesure qu'elle avançait. Elle s'approcha jusqu'à 3 mètres de moi : je lançai une grenade. La vague reflua vers le bas. Ce fut la dernière tentative ennemie, mais les Vietminh demeurés sur les pentes continuèrent le reste de la nuit à nous arroser avec des mortiers. Ils partirent enfin à l'aube. Nous avions malheureusement 15 tués et 50 blessés. Les flancs de la cote 210 étaient pleins de débris, de cadavres et même d'armes abandonnés par l'ennemi. »

DANS L'ATTENTE D'UN NOUVEL ASSAUT

Le mercredi 17 janvier l'ennemi, constatant définitivement son échec, se retirait dans ses repaires de la montagne et de la jungle. Il laissait 1.500 cadavres sur le terrain et 500 prisonniers aux mains des Français. On estime à 6.000 le chiffre de ses blessés, ramenés sur les arrières par des files de coolies innombrables. Les Français, malgré leur infériorité numérique considérable, avaient résisté grâce à l'héroïsme de leurs troupes, à leur puissance de feu et à la rapidité de leurs transports. Ils purent faire face aux attaques ennemies par une sorte d'escrime. En un seul jour ils réussirent à déplacer plusieurs bataillons par camions pour les amener aux points critiques, ce qui constitue un bel exploit technique.

Cependant cette situation est dangereuse. Il aurait suffi d'une erreur d'appréciation pour que les Vietminh, par leurs masses puissantes, aient pu créer une brèche dans le front français. Le potentiel ennemi n'a pas été assez endommagé pour qu'il ne puisse recommencer prochainement une offensive en accumulant peut-être encore davantage de moyens. Il se peut qu'un nouvel assaut soit déclenché dans quelques jours. On comprend que, dans ces conditions, le général de Lattre de Tassigny souhaite que la France puisse envoyer enfin des renforts en hommes, et qu'il ait insisté, par la voix d'un officier de son état-major qui assistait aux entretiens de Washington, pour que nos alliés américains accélèrent encore leurs envois de matériel.



LE MOT « AVIFAUNA » SE DÉTACHE EN LETTRES DE FEU SUR LE PORTAIL.

A L'HEURE OU S'OUVRE LE 2e SALON DES OISEAUX...

DANS LA PETITE CITÉ D'ALPHEN UN HOLLANDAIS A RÉALISÉ SON RÊVE :

L'« AVIFAUNA »

7.000 OISEAUX DE 400 ESPÈCES

PAR GEORGES KENT

M. VAN DEN BRINK.

JUSQU'EN 1949, dans la petite ville hollandaise d'Alphen-sur-le-Rhin, personne ne défrayait moins la chronique que Gérard Van den Brink. Ce Hollandais massif aux joues pleines et vermeilles avait pourtant amassé près de 350 millions en vingt ans, dans une affaire d'articles de modes lancée avec 70.000 francs ! De sa charmante femme il avait eu quatorze enfants. Huit fois grand-père, il collectionnait les œuvres d'art, possédait deux voitures américaines et voyageait pour son plaisir. Enfin sa commune et sa paroisse trouvaient en lui le plus généreux soutien.

Et brusquement tout change ! En le voyant, des gens qui naguère le saluaient très bas se touchent le front d'un air entendu et murmurent : « Pauvre Van den Brink ! » Son affaire commence à péricliter. Persuadés qu'il perd la raison, sa femme et ses enfants le font examiner par un psychiatre.

CES CHARMANTES PERRUCHES « INSÉPARABLES MASQUÉES » AU PLUMAGE D'UN VERT ET D'UN JAUNE ÉCLATANTS CONTRASTENT AVEC LE PÉLICAN.

CONTRAIREMENT AUX PINGOUINS, AVEC LESQUELS ON LES CONFOND SOUVENT, LES MANCHOTS ONT LES AILES TRANSFORMÉES EN NAGEOIRES. ILS S'ÉBATTENT DANS LES EAUX ARTIFICIELLES DE L' « AVIFAUNA ».

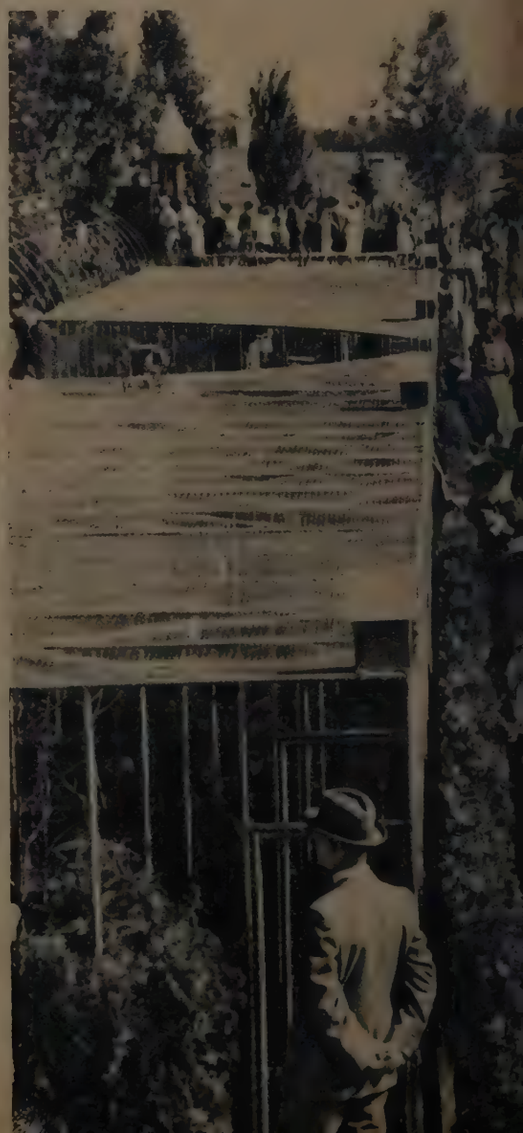
La clé du mystère ?... *Les oiseaux*. En octobre 1949, Van den Brink s'était mis en tête de rassembler plus d'oiseaux que n'en possède le zoo le plus riche ou le collectionneur le plus acharné. Peu lui importe la dépense ou les conséquences de cette lubie soudaine. Son projet lui a déjà coûté près de 100 millions... et ce n'est qu'un début.

Mais plus étonnante est la manière dont Gérard Van den Brink a fait de sa nouvelle manie une affaire rentable. Car en l'espace de huit mois il a créé le plus vaste jardin d'oiseaux privé qui soit au monde. Son « avifauna » occupe un splendide parc de 4 hectares où sont réunies plus de 400 espèces qui, de l'oiseau-mouche à l'autruche, groupent 7.000 pensionnaires au total. Lacs épars, massifs de fleurs, promenades ombragées, ruisseaux tortueux qu'enjambent des ponts rustiques, tout contribue à l'enchantement du visiteur. Un magnifique restaurant en terrasse accueille 1.500 dîneurs sous son toit de chaume et, tandis qu'un orchestre de quarante-sept musiciens joue en sourdine, hérons, cygnes, canards sauvages, flamants roses ou pélicans nagent, plongent et s'ébattent sur les bords d'un lac voisin. A la tombée de la nuit, des jeux de lumière donnent aux jardins et aux cascades un aspect féerique. Placées au-dessous de leurs perchoirs, des lampes éclairent les oiseaux. Du 18 mai 1950, date de son ouverture, au mois de novembre de la même année, l'avifauna a vu défiler plus d'un million de visiteurs, ce qui représente une recette d'environ 100 millions !

L'incubation artificielle des œufs constitue une autre source de profits. Déjà des importateurs américains ont passé commande de 20.000 serins des Canaries, sélectionnés en vingt-sept couleurs différentes, du bleu pâle au rouge orangé le plus vif, et dont le prix de gros varie entre 3.500 et 9.000 francs par spécimen. Van den Brink doit également livrer des bernaches à col roux et autres variétés rares.

Une Américaine lui a même offert d'investir 500.000 dollars dans l'installation, près de Miami, d'un « avifauna » que le Hollandais serait chargé de concevoir, d'approvisionner et de gérer moyennant une participation aux bénéfices. Des propositions analogues lui sont parvenues du Danemark, de France, d'Espagne, d'Angleterre et d'Italie. Pour le moment Van den Brink se contente de

DES RAFRAICHISSEMENTS SONT SERVIS AUX VISITEURS QUI, PENDANT L'ÉTÉ, SE PRESSENT DANS LE PARC.



AVEC PLUS DE NOBLESSE, LES FLAMANTS, DONT LES LONGS COLS COMPOSENT D'ÉLÉGANTES ARABESQUES, ONT MOINS DE CHARME QUE CE COUPLE D'OISEAUX A LA POITRINE D'UN BEIGE DÉLICAT, AUX AILES ET AUX FLANCS STRIÉS DE NOIR, AUXQUELS BUFFON A DONNÉ LE NOM DE « TOURTERELLES RAYÉES DES INDES ».

créer de petits parcs aviens pour de riches propriétaires hollandais. Bref, cette année le parc d'Alphen aura remboursé les capitaux investis et commencera à rapporter à son fondateur.

Van den Brink naquit avec ce siècle, à Culambourg, d'une humble famille de paysans. Il avait douze ans lorsque le maître d'école dit à son père :

« Inutile de le faire continuer, il n'a aucune disposition pour les études. Mais il est costaud. Mets-le donc en apprentissage. »

Et bientôt Gérard travaille chez un maréchal ferrant.

A vingt-deux ans il rencontra sa future épouse. Retour de voyage de noces, ils ouvrirent un petit commerce de mode. Elle faisait des chapeaux, il les vendait. Van den Brink est un de ces hommes qui vendraient des plumes à une autruche, et bientôt sa femme dut se faire aider. Créant une petite manufacture, il ouvrit ensuite des magasins à Amsterdam, à La Haye et à Rotterdam. L'exportation, un commerce d'antiquités et une affaire de bibelots ajoutèrent à sa réussite... car tout lui réussissait.

1947 allait être le tournant décisif de sa vie. Invité avec sa femme à passer le week-end chez un de leurs amis qui venait d'acheter deux couples de faisans, Van den Brink, fasciné, résolut sur-le-champ d'avoir lui aussi un élevage d'oiseaux. Précisons qu'à l'époque il était incapable de distinguer un cygne d'un pélican ! Persuadée qu'un homme doit avoir son violon d'Ingres, sa femme ne trouva rien à redire à l'idée, sur le moment du moins. Van den Brink commença par acheter deux paons, des tétras lyre et quelques canards mandarins. Il présida lui-même à l'installation des nouveaux hôtes d'Alphen, renonçant au bridge pour dévorer les catalogues d'oisellerie et se plonger dans la lecture de savants traités d'ornithologie.

Dès 1949 il a déjà plus de trois cents spécimens, tous de bonne race, et les villageois commencent à se presser contre les clôtures de son parc pour lui poser des questions. Afin de satisfaire leur curiosité grandissante, Van den Brink fait passer dans le journal local quelques lignes autorisant ses concitoyens à venir admirer son élevage d'oiseaux durant le mois d'août. 40 000 visiteurs répondent à l'invitation, plus de 10.000 en un seul dimanche. Ils foulent les plates-bandes, garent leurs voitures sur les pelouses. Notre homme est ravi.

« Imaginez cela, m'expliquait-il récemment, 40 000 personnes qui se déplacent pour venir voir trois cents volatiles des plus ordinaires, dans un cadre quelconque, à cause d'un simple entrefilet dans notre feuille de chou. Combien de visiteurs aurais-je, me suis-je dit alors, si je parvenais à rassembler des spécimens réellement exotiques dans un cadre enchanteur où l'on pourrait également se reposer, se rafraîchir et même se restaurer ? »

On ne pouvait d'ailleurs rêver site plus approprié à une telle entreprise que la petite ville médiévale d'Alphen. A deux pas d'Amsterdam, de Rotterdam, d'Utrecht, de Haarlem, de Leyden et de leurs quatre millions d'habitants, Alphen est desservie par des cars et des bateaux, sans parler des voitures privées et des bicyclettes. Le passe-temps de Van den Brink n'allait donc pas tarder à devenir pour lui une tâche de tous les instants.

Dès le mois d'octobre Van den Brink décide de ne plus mettre les pieds au bureau afin de se consacrer exclusivement à la réalisation de son rêve. En salopette, il dirige bientôt une équipe de trois cents ouvriers, qui creusent des puits, assèchent des marais, nivellent le terrain et construisent des pavillons. Parmi ces ouvriers, un maître charpentier qui élève aussi des oiseaux pour son plaisir lui offre son concours bénévole, tant ce projet lui tient à cœur. Grands amis des oiseaux, un électricien et un peintre suivent l'exemple. Van den Brink accepte ces propositions avec enthousiasme.

Sur ces entrefaites il reçoit la visite de Johannes Noordzij, ornithologue du zoo de Rotterdam, qui l'écoute attentivement et lui dit :

« Vous réussirez certainement, car ce que vous entreprenez là, personne ne l'a jamais tenté. »

Et, malgré la situation qu'il occupe, Noordzij démissionne pour aider Van den Brink à poursuivre son rêve ailé.

Puis apparaissent les premières difficultés. Van den Brink doit vaincre l'opposition irréductible de sa femme. S'occuper d'oiseaux pour son plaisir, passe encore... mais y consacrer tout son temps... ça, non ! Elle implore, menace, discute... en vain. Leur chef comptable essaie de convaincre l'époux qu'un élevage d'oiseaux ne peut être une source de bénéfices et que, privé de son chef, leur commerce ne tardera pas à péricliter. Les meilleurs amis de Van den Brink viennent l'un après l'autre le supplier de renoncer à ce projet insensé. Le bourgmestre lui-même se dérange. Van den Brink l'écoute en souriant et lui annonce que son « avifauna » ouvrira ses portes en mai. Il va jusqu'à prédire qu'un demi-million de curieux l'auront visité d'ici le mois de septembre. Un demi-million de gens à Alphen ! Le bourgmestre se retire, le cœur chaviré. Pas de doute, il y a du vrai dans ce que les gens disent tout bas. Son vieil ami Van den Brink est un peu fou !

Malgré les protestations indignées des siens, Van den Brink réquisitionne le jardin d'agrément et le potager, soit un bon hectare de terrain, auquel il ajoute 3 hectares de marais et de bois. Un lac apparaît bientôt. On installe une pompe puissante qui servira à alimenter une cascade. Quelques semaines plus tard une large allée cimentée serpente là où il n'y avait auparavant que broussailles et taillis. Des pavillons s'élèvent un peu partout.

De l'aube au crépuscule on travaille d'arrache-pied. Nul ne s'inquiète des heures. Rentré chez lui, Van den Brink se heurte à des visages de bois, immobiles et muets. Mais rien ne peut abattre son enthousiasme.

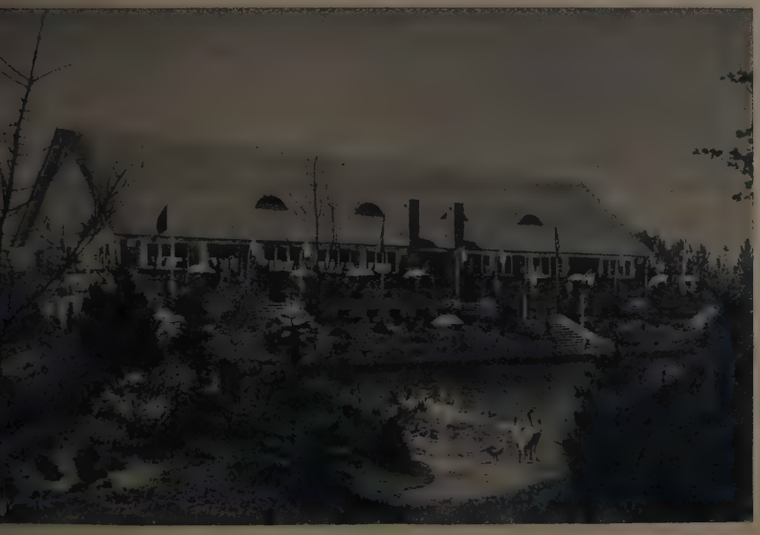
« Quand la tête fourmille d'idées, me dira-t-il plus tard, on prend le reste avec le sourire. »

Le 18 mai, au jour fixé, l' « avifauna » est inauguré. Une réception officielle réunit des membres de la Maison de la reine, des ministres en exercice et autres personnalités de choix. La B. B. C. assure le reportage de cette mémorable journée.

CES AUTRUCHES VIENNENT D'AFRIQUE. LE MALE (AU FOND) SE DISTINGUE PAR SON PLUMAGE NOIR DE LA FEMELLE (AU PREMIER PLAN), DONT LES PLUMES SONT GRISES.

N ÉCLAT ÉGAL ÉTABLIT UNE RESSEMBLANCE FRAPPANTE ENTRE LES VOLAILLES ÉBOURIFFÉES QU'ON VOIT A GAUCHE ET LE PLUMET QUI ORNE LE CASOAR DES « CYRARDS »

ES GRUES « ANTIGONE », AU PLUMAGE GRIS PERLE ET A LA TÊTE ROUGE, ONT ÉTÉ MENÉES DES PAYS INDO-MALAIS. CHAQUE PAS LEUR DEMANDE MURE RÉFLEXION



ETTE VUE DONNE UNE IDÉE DE L'INSTALLATION DU PARC. DANS LA PIÈCE D'EAU N REMARQUE DES FLAMANTS, DES GRUES DE NUMIDIE ET QUELQUES PALMIPÈDES.

Le même soir, Van den Brink offre un banquet à ceux qu'il considère comme ses véritables amis... les ouvriers et leurs familles. Un millier d'invités affluent dans le restaurant flambant neuf et se livrent à une débauche de nourriture et de boissons qui se prolonge jusqu'à 8 heures du matin. Et la vaisselle n'est pas encore sèche que déjà le public se presse aux portes du parc d'Alphen.

Van den Brink s'attendait bien qu'il y eût foule, mais ses prévisions sont largement dépassées. Les visiteurs vident le restaurant et assèchent littéralement le bar. Quel triomphe et quelle revanche pour le créateur de l' « avifauna » ! Un à un, les amis qui lui ont prédit le pire désastre viennent faire amende honorable.

Les Hollandais ont la passion des jardins et l'amour de la nature. Le parc d'Alphen les enchante. De vastes portails de bois sculpté s'ouvrent sur les allées pavées. Dans des volières agrémentées de bassins, de fougères et d'arbres en fleur, d'étranges oiseaux s'ébattent. Chaque pièce d'eau abrite une famille de canards, d'oies ou de cygnes souvent d'une variété des plus rares. Au pied de la cascade une vingtaine de manchots prennent leur bain d'un air digne. Le colombier est la copie exacte du beffroi médiéval de Horne.

En contre-bas du restaurant un lac de 2.500 mètres cubes abonde en poissons pour la grande joie des espèces aquatiques. Le regard des dîneurs peut errer à loisir sur leurs abris, reproductions fidèles de constructions historiques : moulins à vent, ponts à bascule, cottages au toit de chaume couverts de plantes grimpantes et fleuries. On a l'impression d'avoir sous les yeux un village lilliputien paisible et charmant.

Toutes les volières ont le chauffage central et, sur le mur du fond, des décors appropriés à leurs hôtes ailés ont été exécutés par un peintre hollandais. Les oiseaux des tropiques se baignent dans une eau dont la température convient à leurs habitudes, tandis que leurs cousins des régions polaires s'ébattent avec délices dans une onde glacée. Agrémentée de plantes vivaces et d'un minuscule bassin entouré de gazon, chaque cage possède l'eau courante.

Les écriteaux eux-mêmes sont rédigés de façon originale. La tourterelle striée vous confie par exemple : « On me reconnaît à ma robe rayée. Elle est jolie, j'en conviens, mais si vous m'entendiez chanter ! » Et le canard mandarin déclare : « La nature m'a doté d'un magnifique plumage. Au printemps, je suis dans toute ma splendeur ! »

L'une de ces volières est plongée dans l'obscurité complète. Des oiseaux exotiques y vivent à l'intérieur de cages ouvertes qui, elles, sont éclairées. Fait surprenant, rien ne les empêche de prendre la fuite. Mais ce sont des oiseaux de jour, ils restent dans leur habitacle parce qu'ils ont peur de s'aventurer dans l'ombre.

L'automne dernier des travaux d'agrandissement ont été entrepris qui porteront l'étendue du parc à 10 hectares, le triple de sa superficie actuelle. Trois lacs aménagés à des niveaux différents se déverseront les uns dans les autres par des cascades.

La famille de Van den Brink est désormais entièrement acquise à son œuvre et tout le monde y participe activement d'une façon ou d'une autre, à l'exception du dernier-né, qui n'a que six ans. Un des fils Van den Brink se prépare à partir, avec trois compagnons, pour l'Afrique-Occidentale française afin d'en ramener de nouveaux spécimens. Cette initiative va permettre à l' « avifauna » de se libérer progressivement de la dépendance des marchands d'oiseaux. Certaines pièces, en effet, atteignent des prix fort élevés. Ainsi, un manchot vaut 70.000 francs, un pélican, 75.000 francs et un couple d'autruches, 700.000 francs.

Van den Brink est persuadé qu'en 1952 son « avifauna » sera le plus vaste jardin d'oiseaux qui soit au monde. Il abritera alors 1.500 espèces groupant plus de 20 000 spécimens. Lorsque j'ai demandé à notre ami hollandais de dégager un enseignement de sa réussite, il m'a répondu :

— Si monotone et si morne que soit notre travail, il y a en chacun de nous un poète qui s'ignore. En créant mon « avifauna » j'ai écrit mon poème. Il se trouve que je suis également homme d'affaires. Et c'est pourquoi mon poème me rapporte de l'argent.

RADIOGRAPHIÉS PAR LE PROFESSEUR TRILLAT, LES ŒILLETS PRENNENT UNE TRANSPARENCE D'AU-DELA ET LES ROSES SEMBLENT TISSÉES EN UN TULLE IRRÉEL.

UN PHYSICIEN INVENTE UN ART NOUVEAU

VOICI LE SPECTRE DE LA ROSE ET LE FANTÔME DU GLAÏEUL...

PAR FERNAND LOT

Les urnes de pierre ornées de têtes de bélier qui trônent, majestueuses et vétustes, de part et d'autre du péristyle se souviennent-elles encore d'Isadora Duncan, dont ce fut ici, jadis, la demeure ?

Les Laboratoires de Bellevue — naguère Office des inventions, aujourd'hui dépendance du Centre national de la recherche scientifique — ont envahi cette résidence à la façon d'un insatiable (mais non anarchique) néoplasme, bourgeonnant, débordant, annexant, gagnant du terrain. Ils ont pénétré dans les profondeurs du sol, se sont épanouis sur la terrasse. Ils ont dressé des bâtiments nouveaux. Et tout cela gronde de machines, étincelle d'instruments, regorge d'énergie : pas un couloir au plafond duquel ne luisent, en parallèles serrées, les barres nues où court la sève des courants à haute tension.

L'ancienne maison des champs est ainsi devenue un des plus actifs sanctuaires de la Profonde Quête. Un peuple de chercheurs s'y assemble. Il y a, entre autres, ceux du froid, voués aux rites de l'hélium ; il y a ceux du magnétisme, qui veillent sur ces deux monstres : le grand électro-aimant, que toute une centrale alimente, et le grand aimant permanent ; il y a ceux des hautes pressions...

C'est dans le domaine des rayons X, chez le professeur J.-J. Trillat, que je me suis aventuré ; et savez-vous ce que j'y ai découvert, au milieu des impressionnants tableaux de commande, dans le bourdonnement des pompes moléculaires qui assurent le vide nécessaire au fonctionnement des diffracteurs et des microscopes électroniques ?

CES MERVEILLES SONT NÉES PAR HASARD

D'étranges apparitions de fleurs — fleurs-fantômes, fleurs-âmes, comme on n'en a jamais imaginées, même aux doigts des fées.

Il suffisait, pour les cueillir, de radiographier des roses, des tulipes ou des dahlias, ce dont personne ne s'était avisé. M. Trillat se trouva amené à effectuer des radiographies de ce genre au cours d'examens biologiques qui lui avaient été demandés par l'Institut Pasteur. Or, ayant un jour confié, à titre d'exercice simplement, la radiographie d'une rose à l'une de ses collaboratrices, Mme Barbezat, la beauté surprenante de l'image obtenue s'imposa si bien qu'il ne résista pas à la tentation de recommencer l'expérience avec d'autres fleurs...

L' « opération Rose » ? Sa réussite supposait maintes difficultés vaincues. Il fallait déceler les organes intérieurs de la fleur, ses canaux les plus fins ; et il avait été nécessaire d'étudier au préalable de façon minutieuse le rayonnement à employer en fonction de l'épaisseur de l'objet, variable d'un point à l'autre.

A réserver aux seuls techniciens les détails concernant l'anticathode de fer, l'excitation modérée de 15.000 volts, la fenêtre de bétyllium laissant fuser le faisceau de rayons, ceux-ci atteignant, à 1 m. 50 du tube, la fleur déposée directement sur un film photographique... Temps de pose : pas plus de soixante secondes (minute, papillons !).

LA FLEUR PÉRIT D'ÊTRE PLUS BELLE

Mais le profane, à présent souvent appelé à participer, passivement, aux cérémonies radiologiques, sera sans doute intéressé par ceci : afin de rendre mieux saisissables les détails les plus secrets de la fleur, en particulier les canaux, on recourt à une méthode analogue à celle dite de l'opacification et qui consiste à nous faire ingérer, en guise de philtre magique, de la bouillie barytée lorsque les médecins se proposent d'avoir vue sur notre œsophage, sur notre estomac ou sur notre côlon. Que la rose fût placée quelques heures durant dans un vase contenant non de l'eau pure, mais une solution de sels lourds — acétate de plomb ou chlorure de baryum — et elle se montrait, imprégnée de ces sels, suffisamment opaque aux rayons X.

Traitement plus cruel, certes, que le nôtre, car la fleur y succombe. Mais de ce trépas ne souffrent point les images, qui se révèlent de la plus exquise délicatesse.

Roses spectrales, pivoines désincarnées, bleuets de l'au-delà, asters réduits à leur corps éthérique, marguerites pour séances de spiritisme... Vu selon cette pénétrante optique, le « trop grand glaïeul » de Mallarmé ne cacherait plus l'épitaphe de Pulchérie !

Nous entrons ici dans le royaume de la transparence et de l'évanescence. Les nervures, les canaux intimes soutiennent de subtils filigranes, une architecture vaporeuse. Les pétales n'habillent plus que de gaze, de cellophane silhouettée à peine, le mystère de l'androcée...

Contemplant ces clichés sur verre illuminés par en dessous (clichés qu'il est malheureusement impossible de reproduire avec fidélité en impression), je m'émerveille.

« Une amusette, rien de plus, proteste le professeur Trillat. Il ne s'agit aucunement, en l'occurrence, n'est-ce pas, de réalisations scientifiques... Ce n'est pas ce que nous cherchions. Vous voyez simplement là les résultats d'un exercice pratique agrémenté d'un divertissement d'art, de celui-ci celui-là

LE PROCÉDÉ N'ENLÈVE RIEN AU GLAIEUL DE SA SOMPTUOSITÉ NATURELLE.

bénéficiant d'ailleurs, car l'enseignement laisse davantage de traces lorsqu'il s'accompagne de quelque émotion esthétique...

— Mais ces procédés ne concernent-ils pas, au surplus, tout particulièrement les botanistes ?

— Sans doute pourraient-ils les utiliser avec succès, notamment pour l'étude des maladies végétales... »

Jeux de princes — de princes scientifiques. Ce sont jeux qui vont loin. Et voilà donc, inventé « par la bande », presque sans y prendre garde, un art nouveau. Los au généreux physicien !

Les savants franchissent ainsi, de temps en temps, le seuil d'une porte d'or où les artistes n'ont qu'à les suivre. Ceux-ci devaient déjà, par exemple, aux spécialistes de la microphotographie l'accès au monde de l'infiniment petit, et l'on sait quelles trouvailles y glana Laure Albin-Guillot, empruntant des éclosions étoilées à une pincée de poils de bourdaine, des motifs rosacés à un grain d'acide urique du cheval, agrandissant une seule diatomée pour en illustrer un tapis, déployant sur ses paravents de cristallins paysages d'acide citrique ou de caféine.

On leur livre à présent la sorcellerie des « radiogrammes », c'est-à-dire celle du passe-muraille, du passe-chair, du passe-rose...

Science et art s'avançant, la main dans la main, sous le regard de Rœntgen, père du rayonnement X, un beau sujet pour prix de Rome !

DANS UN DÉCOR SURCHARGÉ DE PLANTES, DE TENTURES, DE TABLEAUX ET DE LAQUES, DES ÉLÉGANTES ÉTALENT LEURS ROBES LOURDES ET SOMPTUEUSES. CE SALON DE L'ÉPOQUE 1885, OU ÉCLATE TOUT LE LUXE D'UNE BOURGEOISIE ALORS A SON APOGÉE, EST L'UNE DES PLUS HEUREUSES RECONSTITUTIONS DE LA GALERIE CHARPENTIER.

DEUX SIÈCLES D'ÉLÉGANCES A LA GAL

Le succès que remporterait à Paris ce musée du Costume dont on parle depuis longtemps, nous pouvons le préjuger à voir l'affluence des visiteurs à l'exposition de la Galerie Charpentier : *Deux Siècles d'élégances*. Deux siècles durant lesquels la Parisienne fut reine dans le domaine de la mode et de la parure et où elle n'a guère cessé d'exercer une suprématie incontestée. Parmi tous les impérialismes que nous décrit l'histoire ancienne ou contemporaine, n'est-ce pas celui qui s'est affirmé avec le plus de délicieuse persuasion ?

Ne disons pas qu'il s'agit d'une gloire trop légère et que ces frivolités ne sont que vanités : la mode, cette fleur de la civilisation, exprime un art de vivre. Elle est aussi un art tout court. La primauté de la France s'est exercée avec une puissance telle que des économistes étrangers l'ont redoutée comme une insupportable domination. « Cette tyrannie de la mode de France, qui est un de ses meilleurs revenus, lui emplit autant de ventres qu'elle habille de dos. » C'est en ces termes que Sir John Evelyn protestait près de son souverain Charles II d'Angleterre contre la suprématie française. Mais ses protestations restèrent lettre morte.

Cette emprise de la mode française, la Galerie Charpentier nous en montre les raisons. Il y a des robes présentées sur des mannequins qui sont d'authentiques chefs-d'œuvre. Et il y a des robes peintes par de grands artistes qui sont aussi des chefs-d'œuvre : les peintres ont décerné à la mode ses titres de noblesse en lui conférant, par delà l'éphémère qui est sa raison d'être, une pérennité qui est sa raison d'être glorifiée. Nous voyons donc l'art de la mode et la mode au service de l'art.

Drian, le metteur en scène de l'exposition, a voulu que ces résurrections du passé fussent groupées autour d'un petit temple de treillage et de feuillage qui abrite *la Frileuse* de Houdon, ce premier geste de la femme qui couvre son corps — moins à vrai dire pour le protéger du froid que pour le parer. Des antiquaires-décorateurs ont présenté en des alvéoles dont chacun est le reflet d'une génération des scènes qui nous racontent les fastes de la parure. Des peintres comme Nattier, Drouais ou Vigée-Lebrun complètent l'évocation.

Le XIX^e^ siècle est à l'honneur. Les costumes de l'Empire et de la Restauration semblent des répliques des tableaux de Boilly et de Gérard, tandis que les grâces fascinantes de Winterhalter se retrouvent dans les robes à crinoline de Napoléon III. Monet, Degas, Boldini et Carolus-Durand (ce dernier assez méprisé par les artistes d'aujourd'hui, mais qu'on redécouvrira un jour) se sont plu à décrire d'un pinceau habile les toilettes surannées de nos grand-mères. « Il est beaucoup plus commode

avait écrit Baudelaire, de déclarer que tout est absolument laid dans l'habit d'une époque que de s'appliquer à en extraire la beauté mystérieuse qui y peut être contenue, si minime ou si légère qu'elle soit... Cet élément transitoire dont les métamorphoses sont si fréquentes, vous n'avez pas le droit de le mépriser ou de vous en passer. »

Face au salon surchargé des années 1880, étouffé de tentures et d'épaisses soieries, le restaurant 1900, genre Maxim's, avec ses boiseries d'acajou contourné, célèbre les splendeurs mondaines de la Belle Epoque.

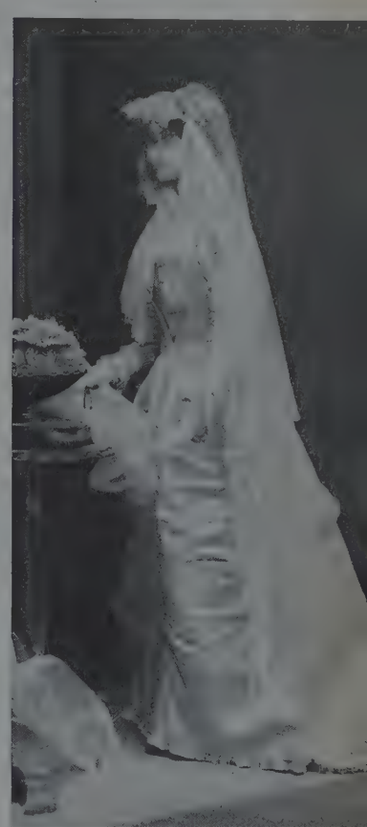
Trois grands créateurs et dignitaires de la mode ont les honneurs d'une célébration particulière : c'est Rose Bertin, cette grande artiste qui sut donner le charme innocent et attendri qui caractérise le crépuscule de la monarchie dont Marie-Antoinette est le symbole ; c'est Worth, le premier des maîtres masculins de la couture, dont le nom est inséparable des grandes élégances du Second Empire ; c'est Poiret, enfin, dont les jeunes générations — tant la mode est fugace — semblent avoir oublié le pontificat et le mécénat impétueux.

Ces robes, ces chapeaux — et aussi ces mille accessoires de la coquetterie : souliers, bas, jarretières, rubans, dentelles et broderies — ont pu être réunis grâce à quelques collectionneuses qui ont su garder tant de choses périssables et placer au grand jour, pour notre plaisir, pour notre instruction et celle des générations futures, ce que recélaient les vieux placards de famille. Mme de Galéa a puisé dans ses immenses collections, et de nombreuses pièces proviennent des réserves ancestrales de la vicomtesse de Bonneval.

Tout cela constitue la préfiguration de ce musée du Costume que nous verrons bien s'ouvrir un jour. Beaucoup de ces précieux souvenirs appartiennent à l'Union française des arts du costume, dont M. François Boucher, conservateur honoraire du musée Carnavalet, est l'animateur. Il a su nous présenter ces richesses en artiste et en historien.

BERNARD CHAMPIGNEULLE.

ÉMOIN DE LA BELLE EPOQUE AVEC SES BOISERIES TARABISCOTÉES, LE RESTAURANT 900 A VU SUR SES BANQUETTES DE PELUCHE PASSER LES BELLES SOUPEUSES. DEUX LÉGANTES DE LA RESTAURATION : LINON, ENTRE-DEUX DE VALENCIENNES, RUBANS. N INTÉRIEUR A LA CHARDIN OU LES FEMMES PORTENT COQUELUCHON ET BONNET.



LES MANCHES A GIGOT FIRENT FUREUR. ROBE DE BASIN FILETÉ BLANC. WORTH CRÉA POUR UN MARIAGE CETTE ROBE EN SATIN BLANC. « CHIC » TRÈS CAROLUS-DURAN. ET PICASSO « AUX COURSES » APPORTE SA CONTRIBUTION A L'ÉLÉGANCE.

IE CHARPENTIER

DU PLUS HAUT CHANTIER AU PLUS HAUT BARRAGE (*)

CITÉS-CHAMPIGNONS ET VILLAGES PRÉFABRIQUÉS

par notre envoyé spécial CLAUDE THOMAS

CHAQUE CITÉ DISPOSE D'UNE ÉCOLE MODERNE.

DONZÈRE-MONDRAGON ET TIGNES

« Donzère-Mondragon ne sera pas arrêté. L'Electricité de France pourra continuer en 1951 toutes les opérations engagées et même amorcer un nouveau programme », a déclaré récemment à la tribune du Palais-Bourbon M. Maurice Petsche. Le ministre des Finances tenait sans doute, dès l'ouverture des débats budgétaires, à rassurer ceux qu'inquiétait — à juste titre — l'effet de la réduction des crédits d'équipement.

Au cours des précédents articles, où nous avons montré l'importance des travaux entrepris sur le Rhône et dans les Alpes, nous évoquions l'audace et l'originalité que les techniciens français ont su apporter à la solution des nouveaux problèmes d'équipement par l'ampleur des moyens mis en œuvre. « Donzère-Mondragon force l'admiration du monde entier », a pu affirmer le président Edouard Herriot lors de la séance solennelle de rentrée de l'Assemblée nationale.

Cette déclaration ne s'applique pas seulement au côté technique de l'entreprise, mais aussi — et plus encore peut-être — à ses aspects sociaux et économiques, humains en un mot. Auprès des dragues gigantesques et du sol bouleversé des grands chantiers sont sorties de véritables « villes-champignons » dans lesquelles plusieurs milliers de travailleurs sont appelés à vivre, souvent avec leur famille, pendant quatre ou cinq ans.

TOUT PROJET DE L'E. D. F. DOIT COMPORTER UN « PLAN D'URBANISME »

LORSQUE le visiteur parvient sur le chantier de Tignes ou de Donzère-Mondragon, il est frappé d'abord par la taille des engins utilisés et par l'ampleur des travaux déjà accomplis grâce à eux. Perdu entre des collines de déblais ou des amoncellements de roche écrasée, assourdi par le vrombissement des scrapers lourds et des pelles mécaniques à grand rendement, il ne remarque pas immédiatement la présence des hommes qui dirigent et manœuvrent cette ahurissante mécanique d'un bureau ou d'une cabine.

Ce sont ces derniers pourtant qui lui fournissent bientôt les principaux motifs d'étonnement. On connaît certes les grands dangers dont doit être préservé le personnel : de l'avalanche des neiges à la fuite des sables liquides. On pense moins à la gravité des problèmes que posent l'hébergement, le ravitaillement et l'équipement de milliers de travailleurs pendant une cinquantaine de mois.

L'exécution d'un « grand travail » demande en moyenne quatre années, au cours desquelles doit être installé en permanence un personnel de mille à six mille ouvriers, dont la moitié environ se déplacent avec femme et enfants. C'est dire que lorsqu'on envisage de dévier le Rhône sur une trentaine de kilomètres ou de boucher définitivement les gorges de l'Isère les urbanistes ont leur mot à dire... dès la première ébauche du projet.

Il ne peut être question, bien entendu, de « loger chez l'habitant ». Quant aux rares hôtels, ils sont vite combles, avant même l'arrivée du premier matériel. Il faut donc construire : « dur » ou préfabriqué, provisoire ou définitif, selon le cas... et l'inspiration du bâtisseur. Contrairement aux apparences, le préfabriqué n'est pas toujours le plus avantageux, surtout lorsqu'il s'agit de faire sortir de terre une véritable ville, avec ses canalisations d'eau courante, son tout-à-l'égout et son équipement électrique. C'est ainsi que l'E. D. F. a pu construire près de Bourg-Saint-Maurice un charmant village de pierre où une colonie de vacances remplacera en 1952 ou 1953 les « hommes du barrage ».

Ou encore que tel « foyer » du personnel deviendra la « salle des fêtes » de la commune qui aura contribué à son installation.

Sur le Rhône, au contraire, le provisoire s'imposait, puisque dans deux ans les « cités » seront transportées 20 kilomètres plus loin... au chantier suivant.

(*) Voir *France-Illustration* des 1er, 8, et 29 avril 1950.

DORTOIRS ET CHALETS

C'est un problème de statistique qui procure à l'architecte le plus de soucis : « Combien de célibataires ? Combien de familles viendront s'installer dans les logis préparés à leur intention ? » Sur un chantier de haute montagne il est facile de prévoir une proportion massive d' « hommes seuls ». Aux bords du Rhône, à la limite de la Provence, la prévision est plus difficile. En fait on manque quelque peu de « chalets » à Donzère-Mondragon. Précisons tout de suite que l'expression « chalet » a ici un sens particulier très précis. Elle désigne l'habitation familiale, quelle que soit sa forme ou sa taille, par opposition au « dortoir » du célibataire.

La disposition des uns et des autres pose un autre problème. La concentration des habitations facilite l'aménagement général ; elle complique d'autant le transport des ouvriers. Sur la Haute-Isère, on a choisi de placer de petits hameaux auprès de chaque ouvrage, afin d'éviter les longues heures perdues en jeep. A Donzère il était possible d'envisager une véritable ville-centrale. Il fallut cependant ajouter, au long des 30 kilomètres de chantier, quelques autres bourgades, plus modestes.

En fait, les agglomérations du chantier de Donzère figurent assez bien un chef-lieu de canton et quatre communes.

Un quadrillage régulier de chalets aux façades numérotées : c'est « Cité IV », la plus importante des villes-champignons créées au long du Rhône par les batisseurs du canal de Donzère-Mondragon.

UN SÉJOUR A « CITÉ IV »

Outre les bâtiments communs : coopératives, infirmeries, écoles, foyers, la principale ville de Donzère-Mondragon — la « Cité IV » — comprend 1.380 maisons : 1.300 individuelles et 80 dortoirs. Elle a ses places, ses rues et ses avenues, sa mairie, son école, un cinéma, une salle de théâtre et un stade.

« M. le Maire », en combinaison bleue et bottes de caoutchouc, est un jeune, solidement musclé et fort bon vivant. En réalité, personne ne l'a jamais appelé « Monsieur le Maire », il est « le gestionnaire ». Pour n'être pas réellement magistrat municipal, il n'en remplit pas moins toutes les fonctions de l'administrateur d'une ville de 4.000 habitants. S'il ne peut, ceint de l'écharpe tricolore, procéder aux mariages, il tient pourtant un véritable registre d'état civil. Il a même à sa disposition une *police...* privée, bien entendu, pour la surveillance des installations et du matériel, et il peut faire appel aux gendarmes de la région en cas de nécessité. Une brigade de pompiers, équipée du matériel le plus moderne, et une équipe de « boueux » sont également sous ses ordres. Il a droit de regard sur les magasins et boutiques, qui se multiplient, et sur le marché, qui est deux fois plus important que celui de la ville voisine de Bollène. Il n'a pas sur son territoire de « cafés et débits de boissons », malheureusement, du reste, car ceux-ci se sont installés à la

LES CHANTIERS DE DONZÈRE-MONDRAGON FONT VIVRE 12.000 PERSONNES DE 30 NATIONALITÉS DIFFÉRENTES. LES 1.380 CHALETS ET DORTOIRS DE LA CITÉ IV ABRITENT 4.000 TRAVAILLEURS ET LEURS FAMILLES

limite du chantier et échappent à son contrôle. Mais le bar de la « coopérative » commence à leur faire une concurrence sérieuse.

Les habitants de la région ont baptisé la ville « Cité IV-Chicago ». Celle-ci ne paraît cependant pas mériter son surnom. Les bungalows à balcon de bois rappellent plutôt le « west » des films américains, moins les chevaux, les cow-boys... et les pistolets.

LA TOURNÉE DU FACTEUR

Nous avons suivi dans sa tournée un autre « fonctionnaire » de Cité IV : le facteur. C'est à lui que l'on doit les grands chiffres blancs au-dessus des portes et les premières plaques qui porteront bientôt des noms de fleurs et de montagnes.

Lorsqu'il prit son service voilà trois ans la ville et ses maisons ne portaient aucune indication, et la distribution des lettres et journaux comportait des heures de piétinement dans un véritable labyrinthe.

Aujourd'hui il connaît tout le monde et nous fait visiter les divers types de chalets tous semblables à l'extérieur, tous différents dès qu'on a passé la porte d'entrée. Un rez-de-chaussée légèrement surélevé comprend un large living-room à grandes baies vitrées, une cuisine-salle de bains-laverie, et une, deux ou trois chambres.

Dans ce confortable « trois-pièces » habitent un contremaître et sa femme : meubles vernis méticuleusement époussetés, tapis de laine, rideaux croisés et tentures sombres, une machine à coudre et quelques sous-verre, une énorme bouquet de fleurs roses sur la table. Dans celui-là, grand remue-ménage : la fille aînée vient de se marier avec un « mécanicien des dragues » et n'a pas encore trouvé de logement. Le living-room est transformé en dortoir pour les autres enfants, qui sont quatre !

« Heureusement, déclare la maîtresse de maison, nous sommes bien équipés pour laver. » Effectivement, chacun des chalets a été muni d'un « bloc-eau » qu'envieraient nombre de citadins. Un lavabo-évier est flanqué d'un bac à laver — cuvette de douche — un mélangeur à long bec mobile emplit l'un ou l'autre tandis qu'une pomme de douche surplombe le second.

Le tout est alimenté en eau chauffée à 90 degrés grâce à un accumulateur électrique.

Ici, nous devons franchir la grille d'un jardin. Les propriétaires provisoires ont ainsi protégé des plants de fraisiers qui commencent à s'étoffer, des rosiers qui n'ont pas encore dépassé 20 centimètres et un platane dont le tronc tient entre deux doigts.

Les dortoirs comprennent — obligatoirement — une chambre pour quatre, une douche pour quatre également, une armoire pour deux, et pour chaque occupant : une chaise, une moitié de table, une ampoule et une prise électrique. Un lavabo-vestiaire à chaque extrémité permet de ne pas traîner la boue grise du chantier jusqu'au plancher des chambres. Il est 3 heures de l'après-midi, et tandis qu'une dizaine de travailleurs « attendent le car de l'usine » d'autres se reposent avant d'aller au foyer ; les membres d'une équipe de nuit dorment encore.

Le chef de dortoir assure paternellement l'ordre à grand renfort de pancartes calligraphiées, surveillant l'emploi des réchauds électriques communs, prêtant la main au nettoyage des dortoirs. « Ce sont de bons gars — assure-t-il — j'ai eu quelques ennuis avec les Nord-Africains quand ils voulaient faire rôtir des chèvres entières, mais, que voulez-vous, si c'est leur croyance ! »

CITÉS COSMOPOLITES

A la « cité des Dragues », à celle du « Port-Double » nous retrouvons, moins nombreux, les mêmes types d'habitation. Le chantier servira de « laboratoire du logement », et des spécialistes notent soigneusement les avantages et les inconvénients des différents systèmes de construction placés ici en concurrence. Au profane, tous paraissent également solides et confortables. On remarque très vite, en revanche, un véritable « esprit de clocher ». C'est ainsi qu'un ouvrier passant du Pont-Double aux Siphons refuse énergiquement de changer de résidence, quitte à faire quelques kilomètres supplémentaires chaque jour pour se rendre à son travail, ou bien que deux familles échangent leurs chalets pour se regrouper entre compatriotes.

Douze mille personnes environ vivent à Donzère-Mondragon, représentant trente nations : Italiens, Espagnols, Belges, Suisses, Danois, Lithuaniens, Polonais, des Français d'un peu partout, des Nord-Africains, des « personnes déplacées ». On parle ici toutes les langues, du dialecte breton à l'ukrainien, mais il semble que la plupart des « gens du barrage » aient acquis déjà un caractère particulier. Ils disent « j'étais à Génissiat » comme d'autres disent « je suis de Paimpol, ou de Toulouse ». Ce sentiment apparaît si véritable qu'ils arrivent à considérer un peu comme des « étrangers » ceux qui, premiers venus, se sont installés dans des villages voisins et participent moins qu'eux-mêmes à la vie du chantier.

DES « PROVENÇAUX » AUX « MONTAGNARDS »

Est-ce l'influence du mistral ? Il semble que l'on joue beaucoup à la pétanque, et que le pastis concurrence sérieusement le « gros rouge ». En tout cas les hommes de Donzère et ceux de Tignes, s'ils utilisent les mêmes outils, ne se ressemblent guère — les premiers semblent avoir pris quelque peu de l'exubérance méridionale, les autres, une parcelle de la gravité montagnarde. Derrière les doubles vitres de leurs chalets — véritables ceux-là — ces derniers mènent une vie quasi monacale. Nombreux sont les travailleurs italiens qui suppriment leur journée de repos, se privent même de fumer pour grossir plus vite le pécule qui leur permettra, dans deux ou trois ans, de retrouver leur famille et de « s'établir à leur compte ». Les autres sont devenus des skieurs émérites, des alpinistes impénitents, qui, après avoir travaillé six jours à percer le flanc de la montagne, se lancent le dimanche à son escalade.

Cela pour ne pas parler des ingénieurs et des chefs de chantier qui utilisent leur mois de vacances pour une tournée des barrages en construction, du Rhin aux Pyrénées.

DANS LE VAL D'ISÈRE, LES CHALETS NEUFS DES OUVRIERS EMPLOYÉS AU BARRAGE DE TIGNES ONT ÉTÉ ÉTABLIS SUR LES RUINES D'UN HAMEAU DISPARU.

LE PETIT VILLAGE MONTAGNARD DE TIGNES ET SON VOISIN PRÉFABRIQUÉ SONT APPELÉS A DISPARAITRE SOUS UN NOUVEAU LAC DE 5 KILOMÈTRES DE LONG.

JEAN-PAUL SARTRE.

QU'EST-CE QUE L'EXISTENTIALISME ?

par GÉRARD CAILLET

Au moment où l'on vient de reprendre « les Mouches », la pièce de Jean-Paul Sartre sur laquelle notre collaborateur Yves Gandon donne plus loin son opinion, il nous a paru utile d'indiquer ici les données essentielles de l'existentialisme, cette doctrine qui soulève de si passionnées controverses et dont l'auteur de « la Nausée » est, aux yeux du public, le principal représentant.

Si l'on vous demande à brûle-pourpoint : « Donnez-moi en une phrase une définition claire de l'existentialisme », vous pouvez toujours répondre : « C'est une attitude philosophique pour laquelle l'existence précède l'essence. » Mais je doute que votre interlocuteur soit satisfait.

Maintenant, examinons sérieusement ce qu'est l'existentialisme.

Et d'abord ce qu'il n'est pas.

Il n'est pas le goût des cheveux sales, des comportements androgynes et des chemises à carreaux ; il n'est pas plus le *Tabou* que le be-bop ; il n'entretient pas plus de rapports avec Juliette Greco qu'avec Boris Vian. La confusion entre Saint-Germain-des-Prés et Jean-Paul Sartre a une double origine : géographique et historique. Géographique : Sartre habite Saint-Germain-des-Prés ; historique : quand on inaugura la première et la plus célèbre des « caves », une bande d'agités déclarèrent être « existentialistes » ; un hebdomadaire à sensation reprit la déclaration, il n'en fallut pas plus pour que l'étiquette restât accrochée. Que Sartre ait ou non favorisé la confusion, cela est une autre histoire !

« Mais, dira-t-on, et les héros sartriens ? Ce sont bien des personnages de Saint-Germain-des-Prés... Et le vocabulaire de Sartre, ce glauque et ce visqueux, ces mots orduriers, vous ne pouvez tout de même pas l'en absoudre ! »

Il ne s'agit pas d'absoudre, mais de comprendre.

LA LIGNÉE EXISTENTIALISTE

Seconde remarque : Sartre n'est pas tout l'existentialisme.

« Officiellement », l'existentialisme remonte à Kierkegaard, c'est-à-dire au milieu du XIX^e^ siècle ; et l'on trouve sur le chemin les noms des philosophes allemands contemporains Heidegger, Jaspers ; celui du Russe Nicolas Berdiaeff (mort voilà bientôt trois ans) ; celui de Gabriel Marcel, dont l'existentialisme va de pair avec le christianisme et qui ne perd aucune occasion d'attaquer la doctrine sartrienne. Naturellement, la notion d'existentialisme est suffisamment vaste pour qu'on puisse s'y rattacher aussi bien Nietzsche que Unamuno ; mais on a dit aussi : Pascal, Racine... et à la limite tous les dramaturges et tous les romanciers !

L'existence précède l'essence. Qu'est-ce que cela veut dire ? Qu'il n'y a pas de « nature humaine ». Pas de modèle idéal, comme on en trouve chez Platon ; pas de moule préfiguré dans lequel l'homme — vous, tous, moi ! — viendrait se couler avec ses vertus cataloguées, ses manques ou ses aptitudes. Il n'y a, à l'avance, ni vertus ni aptitudes. Donc aucune règle d'explication tout faite. Si nous voulons comprendre nous devons nous interroger — et nous interroger sur ce qui existe. Ce qui existe, pour moi, c'est d'abord *moi* ; et moi seul. Cette doctrine, qu'on dit très révolutionnaire, va donc commencer par la même remarque que Descartes : *je pense, donc je suis !* A juste titre, on a pu parler à son propos de subjectivisme.

Le subjectivisme, on le sait, se heurte à une difficulté classique : enfermé au fond de nous-mêmes, comment réussirons-nous à en sortir ? Descartes faisait le grand tour et recourait à Dieu ; Sartre, philosophe athée — et s'il n'y a pas de « nature humaine » c'est qu'il n'y a pas eu de démiurge pour la créer ! — devra emprunter d'autres chemins pour rejoindre le monde des objets et la société des *autres*.

L'ABSURDE, LA NAUSÉE ET LA MAUVAISE FOI

Car ce qui existe en face de nous, c'est d'abord le monde des choses.

Il nous est radicalement étranger. Il nous apparaît comme une surabondance, comme un trop-plein inexplicable ; le bel enchaînement des causes, si cher aux philosophes de la nécessité, n'y a point de place : c'est un kaléidoscope écrasant, c'est le monde du gratuit, de la contingence, de l'absurde. « Cette racine, s'écrie Antoine Roquentin dans *la Nausée*, il n'y avait rien par rapport à quoi elle ne fût absurde... Absurde : par rapport aux cailloux, aux touffes d'herbe jaune, à la boue sèche... Evidemment, je ne savais pas tout, je n'avais pas vu le germe se développer... Mais devant cette grosse patte rugueuse, ni l'ignorance ni le savoir n'avaient d'importance : le monde des explications et des raisons n'est pas celui de l'existence... Cette racine, au contraire, existait dans la mesure où je ne pouvais pas l'expliquer... J'avais beau me répéter : « C'est » une racine », ça ne prenait plus. » On reconnaîtra ici un monde analogue à celui que Camus a dépeint dans *l'Etranger*. (L' « Etranger », le terme est significatif.) Mais, alors que Camus met la dignité de l'homme à accepter l'absurde, tout l'effort de Sartre peut se résumer au contraire comme une tentative continue d'arrachement.

Car l'absurde, le trop-plein, n'est pas seulement le statut des choses : il est aussi la menace qui plane sur l'homme. Rien n'est donné, répétons-le; donc, si l'homme ne suscite rien, rien ne sera. Plus brièvement, l'homme qui n'agira pas — nous verrons dans un instant ce que c'est qu'agir — restera très simplement empâté, englué... comme une chose.

C'est cette perspective qui déclenche chez lui la fameuse « nausée ».

Naturellement, l'homme peut se contenter de masquer son impuissance à agir sous des prétextes inventés ; il lui suffit d'adopter les conduites de la « mauvais foi » : ce sont les coutumiers de la mauvaise foi que Sartre stigmatise — selon le cas — sous la dénomination de « lâches » ou de « salauds ». Cette incapacité d'agir vraiment peut aller très loin, comme le montre l'exemple fameux du garçon de café qui croit agir puisqu'il effectue les gestes du garçon de café, mais qui se conforme avec tant de soumission à son rôle qu'il n'est finalement plus qu'un garçon de café — exactement comme cette table est une table ou cet encrier, un encrier !

Mais peut-on agir ? et comment ?

ANGOISSE ET LIBERTÉ

La nécessité d'agir est ce qui déclenche chez nous l' « angoisse ». Et l'on peut presque dire que l'angoisse est le revers de la nausée ; mais elle est en même temps le signe que l'action est possible.

L'action est l'exercice de ma liberté. Revenons, si vous le voulez bien, à l'exemple du garçon de café et supposons que je sois cet individu : ma liberté, c'est mon refus, à chaque instant, de me laisser engluer par mon personnage ; ma liberté, c'est de remplir ma tâche à la terrasse ou dans la salle sans jamais « jouer » le garçon de café. On voit que ma liberté est à la fois immense... et mince comme une faille. Immense parce qu'elle ne connaît pas de limite à son pouvoir ; mince comme une faille car tout ce qu'il y a d'inerte en moi et dans les monde joue contre elle pour l'empêcher de naître au plus intime de moi-même, et je peux très bien voir s'écouler toute ma vie sans l'avoir une seule fois mise en œuvre.

La doctrine de Sartre débouche sur une morale.

Car, l'exercice de ma liberté, c'est tout simplement l' « engagement ».

D'après quelles règles, dans quelles voies exercer maintenant cette liberté ? ou, si l'on préfère, dans quelles troupes s'engager ? Poser sérieusement cette question serait montrer que l'on n'a rien voulu comprendre à la pensée sartrienne. Ce qui fut le cas d'un excellent philosophe dans une discussion qui suivit, voilà quelques années, une conférence de Sartre :

— Pourquoi l'existentialisme, s'écria-t-il, ne devrait-il pas donner des directives ?... Il doit, en 1945, dire s'il faut adhérer à l'U. D. S. R., au parti socialiste, au parti communiste, ou ailleurs...

Sartre répondit en citant l'exemple d'un jeune homme qui était venu le trouver pour éclaircir un débat de conscience et conclut :

— Pratiquement, j'aurais très bien pu lui donner un conseil ; mais, puisqu'il cherchait la liberté, j'ai voulu le laisser décider.

C'est ce primat de la liberté qui donnera un tour si particulier à la morale de Sartre — : cette morale qu'il n'a pas encore écrite, mais dont l'étude sur Jean Genêt constitue une amorce. Genêt n'est ici qu'un prétexte favorable — Sartre avait failli choisir Dostoïevski ! — à essayer de nous montrer qu'il n'y a ni bien ni mal en soi, mais qu'une attention continûment orientée peut « assumer » et retourner une situation particulièrement défavorable : triomphe de la liberté ! Je renvoie ici au texte destiné à devenir célèbre: « Supposez qu'on vous montre un « jeune » dévoyé », voleur et pédéraste, et qu'on vous dise: cet enfant s'entêtera à voler jusqu'à connaître tous les cachots d'Europe. Il fera pis : il écrira des ouvrages érotiques qu'on vendra sous le manteau et s'y vantera de ses crimes. *A cause de cela* et pour avoir suivi sans une défaillance, sans un détour le droit chemin du Mal, il gagnera l'honorabilité sociale et le respect de ses concitoyens. Louis Jouvet, une de nos institutions nationales, représentera sur son théâtre une de ses pièces qui fait l'apologie du meurtre ; le président de la République lui fera remise de la peine qu'il devait purger pour ses derniers délits, précisément parce qu'il se vantait, dans ses livres, de les avoir commis ; et lorsqu'on lui présentera quelqu'une de ses victimes elle dira : « Très honorée, mon» sieur Genêt, prenez seulement la peine de » continuer. » L'exemple a fait scandale dans la mesure où il est excessif.

Rappelons qu'il ne s'agit pas de faire de tous ces « crimes » (crimes pour la morale courante) autant de valeurs, mais de montrer que c'est la valeur primordiale, la liberté, qui suscite, sur son passage et *dans des cas toujours particuliers*, toutes les autres valeurs.

SARTRE ÉCRIVAIN

L'œuvre philosophique de Sartre n'est pas achevée. Il est difficile de la juger. Indiquons simplement que la difficulté se trouve dans le passage du moi aux objets et aux autres. Et que l'auteur cède, souvent, au vertige de la dialectique...

Nous en connaissons en tout cas assez pour ne plus risquer de nous méprendre.

La question du vocabulaire ? C'est le problème inverse de celui qui s'est posé pour Bergson : Bergson exaltait l'intimité de la conscience, à quoi Sartre répugne ; les « feux d'artifice », la « symphonie » doivent faire place ici à tout un arsenal d'images qui évoquent la décomposition. D'où la nécessité de recourir au monde organique, aux champignons, aux pourritures. De même pour peindre le « trop-plein » des choses ou l'abdication des « salauds »... La question ne vaut guère de s'y arrêter.

Mais les plus graves méprises ont eu lieu à propos de l'œuvre proprement littéraire dont Sartre — comme Gabriel Marcel — double sa philosophie. Je pense qu'on comprendra mieux maintenant un « roman » comme *la Nausée*, découverte du phénomène philosophique qui porte le même nom. Je pense qu'en lisant, par exemple, la dernière trilogie de Sartre (réussite ou échec, qu'importe !) on n'oubliera pas qu'elle porte pour titre *les Chemins de la liberté*. Si les tristes héros des *Chemins de la liberté* se débattent longtemps dans les voies de traverse, l'auteur ne l'a voulu que pour mieux nous montrer la difficulté qu'il y a, pour nous tous, à « s'en sortir » ! Lui reprocher d'avoir choisi pour but la peinture seule de ces échecs successifs serait faire acte, en un sens très prosaïque, de mauvaise foi !

Tout le théâtre de Sartre, enfin, n'est qu'une variation sur les mêmes thèmes. Il paraît étrange qu'on s'y puisse tromper quand le philosophe lui reprocherait volontiers, au contraire, de mettre en œuvre des cordes trop apparentes.

Parce que c'est en philosophe qu'il faut le juger. Parce qu'il suffit d'avoir rencontré Jean-Paul Sartre pour être convaincu qu'il est homme de pensée avant tout.

Je m'excuse si cette vérité doit décevoir.

L'OPINION D'YVES GANDON

SUR « LES MOUCHES »

Lorsque J.-P. Sartre écrivit *les Mouches*, il faisait ses débuts au théâtre, et la pièce ne le laisse pas oublier. L'universitaire, le romancier, le philosophe n'y sont pas encore fondus dans le dramaturge. L'universitaire se complaît dans les souvenirs scolaires de l'*Orestie* ; le romancier s'étale dans des morceaux d'éloquence qui ralentissent l'action ; le philosophe sème son propos d'indications de morale transcendentale, plus ou moins illustrées par le développement de l'intrigue. A cela s'ajoute que cette « tragédie intellectuelle » — car c'en est une, à tout prendre — écrite en 1943, avait encore l'ambition, de l'aveu même de son auteur, d'être une pièce « politique ». J.-P. Sartre voulait, par les moyens dont il disposait, contribuer à « extirper quelque peu cette maladie du repentir, cet abandon à la honte qu'on sollicitait de nous ».

Montée par Charles Dullin dans le vaste cadre du théâtre Sarah-Bernhardt, qu'on avait alors changé de nom, l'œuvre fit une brève carrière, par le mauvais vouloir des journalistes à la solde de l'occupant. Il faut aujourd'hui convenir franchement qu'elle était assez peu subversive. Sans doute devons-nous compter avec le changement de climat et nous rappeler que pour obtenir l'autorisation d'être joué un dramaturge devait, en 1943, masquer sa révolte sous un appareil d'images ambiguës. Mais voilà justement pourquoi nous jugeons, huit ans après, cette « résistance » un peu courte, guère plus courte, à vrai dire, que les « poèmes » clandestins de M. Paul Eluard, tout en rendant hommage à la pureté de l'intention. Il est vrai qu'Argos vit sous le régime de la terreur, vrai encore que ce régime est celui de l'usurpation et que le tyran Egisthe, après avoir tué Agamemnon avec la complicité de Clytemnestre, veut convaincre les Argiens de leur indignité. Mais il n'a pas fallu forcer beaucoup la fable antique pour obtenir ces interférences avec l'actualité, et le philosophe a beau jeu de nous dire qu'Oreste, en tuant Egisthe, a pour dessein premier d'affirmer qu'il est un homme libre, libre à l'égard des oppresseurs humains personnifiés par le tyran, libre à l'égard des dieux, car Zeus préfère des adorateurs aveugles et crédules à ceux qui mettent en cause sa divinité. Il est assez clair que Dieu n'existe pas, si l'on peut le duper à son gré. *Les Mouches* apparaissent ainsi comme une pièce doublement révolutionnaire dans l'ordre de la terre et dans celui du ciel.

***

Sur le plan purement dramatique la pièce présente d'assez graves défauts, et tout d'abord en ce que les personnages ne sont guère individualisés. Oreste, Electre, Clytemnestre, Egisthe ne parlent pas en leur nom propre, mais au nom de l'auteur qui tire les ficelles. Et quant à Jupiter (pourquoi Jupiter à Argos, alors que dans le dialogue quelqu'un s'écrie : par Zeus ?), il philosophaille encore plus que les autres, à quoi M. Sartre pourrait nous répondre que c'est le propre des dieux.

Convenons toutefois que cette œuvre de professeur et de philosophe a de beaux moments : la scène entre Oreste et Electre au premier acte, celle de la sortie des morts à l'acte II. Le texte est d'une application éloquente. Cela suffit-il ? Je ne le crois pas, et les Erinnyes, personnifiées par les mouches, qui sont des femmes revêtues d'étranges filets, ne paraissent guère plus convaincantes que celles de l'honnête et verbeux Leconte de Lisle.

Raymond Hermantier, dont on ne dira jamais assez qu'il est le meilleur de nos jeunes metteurs en scène, s'est courageusement attaqué à la difficile entreprise de faire vivre, après Dullin, cette pièce décevante, mais substantielle. La scène trop exiguë du Vieux-Colombier se prêtait mal au déploiement de foule nécessaire au deuxième acte, et à l'impossible nul n'est tenu. Ce que l'on comprend moins bien, c'est qu'il ait introduit des nègres au torse nu dans le palais d'Egisthe et qu'il nous ait régalé d'une incompréhensible séance de tam-tam. A Carthage, passe encore, ou à Rome, mais à Argos ! Les décors de Jean Petit ne sont pas plus heureux. Impossible de prendre pour l'entrée du palais argien, ou même mycénien, cette petite porte, taillée dans le roc, qui au deuxième acte devient l'entrée des caveaux mortuaires. Il eût fallu une architecture écrasante, à la mesure du destin des Atrides, et l'esthétique de l'escalier, trop facile, en prétendant résoudre tout ne résout rien.

M. Hermantier s'est réservé le rôle de Jupiter. Il y a grande allure, mais ne peut faire qu'il ne soit dans la peau d'une sorte de prédicateur de l'Olympe. Mlle Jacqueline Morane est une Clytemnestre parfaite par l'allure, le geste, le ton. On ne voit en elle rien à reprendre, et la Comédie-Française, si pauvre en tragédiennes, devrait bien jeter les yeux du côté de cette belle artiste. Mlle Olga Dominique, desservie par un physique peu compatible, à mon sens, avec le personnage d'Electre, a pourtant de la sensibilité, de l'accent, une ardeur sourde qui gagnent presque la partie. Michel Herbault est un Oreste bien séduisant, trop peut-être. On lui voudrait moins d'élégance, plus de rudesse.

En dépit de toutes ces réserves, cette pièce lourde et dense reste à voir.

Photographies *France-Illustration* (Ch. Raffin).

Le colonel Fresson bavarde avec sa voisine. Il n'a pas goû les gags des faux garçons qui se jetaient des tartes a la crèm

UN GRAND DINER CHEZ LORRAINE DUBONNE

La comtesse Philippe de Ganay contemple le collier de saphirs dont elle va se parer. — Lorraine Dubonnet accueille ses invités. — La marquise de Ravenel, Mme Tony Duquette et le décorateur Tony Duquette. — La princesse Poniatowski et la marquise de Ravenel jouent au jacquet devant Charles Byron et Marcel Idzkowski

VARIÉTÉS ET MONDANITÉS

PAR MARCEL IDZKOWSKI

Les abonnés de l'Opéra ont fondé le Cercle Carpeaux et organisen chaque année une fête qui se déroule dans la rotonde du Palais Garnie

Pour une fois — et avant de célébrer leur fête annuelle — le membres du Cercle Carpeaux ont décidé d'abandonner l'Opéra pour s retrouver chez Maxim's, qui avait été fermé « pour cause de transformation

Que l'on se rassure d'ailleurs, rien n'a été bouleversé chez Maxim's. Si c n'est que l'on a changé la moquette ! Albert vous accueille toujours d l'entrée et vous conduit dans l'omnibus ou dans la grande salle.

Pour la soirée du Cercle Carpeaux — Albert en était rouge de confusion - les organisateurs avaient placé la table de l'infant d'Espagne, accompagn de S. E. M. le baron Guillaume, ambassadeur de Belgique... au fin fond d l'omnibus.

La tradition se perd !

Tout l'Opéra était là, de M. Hirsch — le patron — à M. Robert Favr Le Bret, avec Lycette Darsonval, Dynalix, Vaussard et Lyane Daydé, nouvell danseuse étoile.

Le colonel Fresson — qui prépare le vingt et unième gala de l'Union de artistes — bavardait avec S. E. M. Caballero de Bedoya. Elina Labourdett n'eut pas droit aux chocolats que le baron de Neuflize réserve aux petits rats

A BARONNE GUILLAUME ET L'INFANT D'ESPAGNE SONT GRAVES. ROBERT AVRE LE BRET ÉCOUTE LA JEUNE LYANE DAYDÉ. ILS PARAISSENT TRÈS GAIS.

LE CERCLE CARPEAUX CHEZ MAXIM'S

Les membres du Cercle Carpeaux n'ont pas tous connu 1900, mais certains bonnés de l'Opéra se retrouvèrent avec plaisir chez Maxim's, qui évoque our eux leur folle jeunesse. Lorsque les dîneurs virent arriver un faux arçon, un faux sommelier, un chasseur de tigres qui se poursuivaient comme ans les premiers films américains, ils ne daignèrent même pas sourire. Le ariage 1900 « Branquignolade » n'a rien donné !

QUELLE ASSEMBLÉE DE « BARMAIDS » ! LA PRINCESSE PONIATOWSKI, LA MARQUISE DE RAVENEL, M^me^ TONY DUQUETTE, M^me^ EYZAGUIRRE, LA PRINCESSE TROUBETSKOÏ; LA COMTESSE P. DE GANAY ET LORRAINE DUBONNET.

et François Périer, pour créer une ambiance, distribua des gages. Il y eut aussi des attractions, mais Maxim's a toujours été l'endroit de Paris où il se révèle impossible de faire entendre des artistes à la fois dans la grande salle et dans l'omnibus.

Le programme avait été très curieusement composé ; Christian Duvaleix ne parvint pas à dérider la clientèle des abonnés de l'Opéra, et l'on nous fit entendre les sœurs Bordeaux, évidemment déplacées à Paris.

Lorraine Dubonnet pourrait se contenter d'être la fille de son père, mais elle en a décidé autrement en montant à Paris la première agence de mannequins.

Cette activité diurne n'empêche pas cette jeune fille d'être une maîtresse de maison accomplie, et l'autre soir nous fûmes conviés à un dîner qu'elle donnait dans sa somptueuse résidence de Neuilly.

Le Tout-Paris est là ; le prince et la princesse Poniatowski, le prince et la princesse Troubetskoï, le marquis et la marquise de Ravenel, la comtesse Philippe de Ganay, M^me^ Eyzaguirre, M. et M^me^ Tony Duquette, M. Charles Byron... et un aimable jeune homme chargé de nombreux paquets.

Avant de passer à table, ces jolies femmes se précipitèrent sur ces paquets, qui contenaient les pièces les plus rares de la collection du joaillier Sterlé.

Et ces dames — si j'ose ainsi appeler toutes ces ladies — qui étaient venues sans bijoux, se parèrent de brillants, de perles, de saphirs, de rubis et d'émeraudes sans que leurs cavaliers en soient aucunement offusqués, ils savaient que ces fantaisies féminines ne les ruineraient pas : on rendait les joyaux à la fin de la « party » !

« Est-ce que vous ne craignez pas un « hold-up » ? s'enquit la marquise de Ravenel auprès de Lorraine Dubonnet.

Mais tout avait été prévu, nous étions protégés par deux gardiens de la paix, en faction devant la porte de l'hôtel.

Cette « bijoux party » fut parfaitement réussie, pas le moindre carat ne fut égaré, et seuls les représentants du sexe dit fort se plaignirent d'avoir été oubliés. Nous réclamons pour le prochain dîner des montres en platine, des boutons de manchettes en brillants et des perles fines pour nos chemises... que nous rendrons évidemment en fin de soirée !

Après le dîner, la princesse Poniatowski et la marquise de Ravenel jouèrent au jacquet, on dansa, on but, on fit une partie de canasta, et l'on se souvint soudainement que les gardiens de la paix veillaient toujours sur notre sécurité.

Le joaillier reprit ses bracelets, ses clips, ses colliers, ses boucles d'oreilles... et il s'en fut. Les gardiens aussi. Et nous de même !

ROBERT FLAHERTY A BATI AUTOUR DE CETTE FAMILLE UN ADMIRABLE DOCUMENTAIRE SUR L'APRE VIE DES HABITANTS D'ARAN, L'ILE DES TEMPÊTES.

L'OPINION DE DENIS MARION

SUR « L'HOMME D'ARAN »

MAN OF ARAN date de 1934, mais c'est aujourd'hui seulement, grâce au Cinéma d'Essai, que les Français peuvent voir dans son intégralité ce film que certains considèrent comme le chef-d'œuvre de Robert Flaherty : la version qui passa à l'époque dans les salles sous le titre *Aran, île des tempêtes* avait été mutilée de plus d'un tiers par le distributeur, soucieux de réduire ce long métrage à un complément de programme.

Flaherty avait tourné son œuvre selon sa méthode habituelle. Il était allé vivre dans cette petite île au large de la côte occidentale de l'Irlande, il avait partagé le labeur quotidien des pêcheurs qui la peuplent, il avait habitué ses nouveaux amis à la présence insolite d'un appareil monté sur trépied et il avait fini par obtenir d'eux qu'ils se comportassent en sa présence comme s'il n'existait pas. C'est ainsi qu'il a rapporté cet admirable poème sur la peine des hommes s'efforçant péniblement d'arracher leur subsistance à une terre et à une mer également hostiles. Aucune fiction ne s'ajoute à cette trame sévère. Rien d'autre que la besogne épuisante qui consiste à créer, sur ce roc nu, quelques parcelles de terre arable en entassant, à l'abri du vent, varech et goémons, à pêcher le poisson, à chasser le requin, à lutter contre le gros temps.

*
**

Rien ne dépasse la grandeur épique de ces simples tableaux. Quand le canot approche de la côte et que les vagues le dérobent plusieurs fois à la vue pendant de longues secondes, quand il échoue, faute d'anse, sur la grève et que la mer prend sa revanche en l'arrachant aux hommes qui viennent de le quitter et en le déchirant sur les récifs, le spectateur n'a plus l'impression de se trouver en présence d'une admirable composition artistique, mais d'assister au combat même qui est évoqué devant lui.

*
**

Il faut revoir le film pour se rendre compte des difficultés techniques que Flaherty a surmontées, de la patience dépensée à enregistrer vingt fois la même scène sous des angles différents, de l'ingéniosité à diriger des non-professionnels pour qu'ils ne paraissent jamais ni gauches ni emphatiques, de la sûreté avec laquelle cette succession de plans est montée jusqu'à refléter le mouvement de la vie même.

Bien d'autres ont tiré parti de la photogénie des vagues écumant sur les rochers. Mais il n'y a que Flaherty pour donner une signification poétique à cet effet facile. S'il a su photographier à satiété les déchirures toujours nouvelles de l'immense manteau dont l'Atlantique balaie la côte d'Aran, il s'est bien gardé d'entasser les unes sur les autres ces images admirables : elles n'apparaissent que pour opposer la splendeur cruelle de la nature à la tâche ingrate et rebutante des hommes.

UNE PHASE TRÈS ANIMÉE DU MATCH DE RUGBY QUI SE TERMINA PAR LA VICTOIRE DE L'IRLANDE SUR LA FRANCE.

LES RUGBYMEN IRLANDAIS

ONT BATTU LES NOTRES DE JUSTESSE

LE facteur chance constitue dans les compétitions sportives un élément infiniment appréciable. Lorsque nous aurons reconnu sans hésitation qu'il nous a été favorable dans la rencontre France-Ecosse, nous avons, en toute impartialité, la conviction que nous aurions pu enregistrer face à l'Irlande un nouveau succès si la fortune ne nous avait pas été si contraire.

La victoire irlandaise, acquise de justesse, est des plus régulières et des plus méritées, mais du seul fait que Jean Prat, notre meilleur atout, s'est trouvé indisponible et a dû laisser sa place à un remplaçant, nos possibilités étaient gravement handicapées ; par là même l'as irlandais Kyle, débarrassé de son plus redoutable adversaire, devait retrouver toutes ses aises, et il a su en profiter de manière magistrale ; sa technique s'est révélée en toute sa splendeur, sa distribution du jeu, parfaite ; par des changements de pied réellement déconcertants il a pu mettre parfois la déroute en notre camp.

Autre coup du sort : une bonne dizaine de minutes avant la fin, et à un moment critique — car la France dominait à son tour — Dufau, qui s'était littéralement surpassé, devait, durement touché, abandonner sa place à Bienès ; il pouvait revenir bientôt sur le terrain, mais en troisième ligne. Le rôle qu'il avait joué jusqu'au moment de sa blessure permettait pourtant de présumer qu'il eût été capable de rétablir la situation.

Arcalis, avec Dufau, mérite les plus vifs éloges ; à l'arrière, sans la moindre faute, il a été parfait ; Bienès également.

Beau temps, terrain parfait, arbitrage indiscutable ; de 30.000 à 40.000 spectateurs ; sport très moyen, dans l'ensemble, au point de vue technique, mais suprêmement émouvant. C'est grâce à leur ardeur, à leur meilleure cohésion que les Irlandais ont finalement pris le pas sur leurs adversaires ; et ils avaient bien le droit à la revanche, puisque depuis 1924 ils n'avaient pu vaincre les Français.

LES SPORTS

PAR MARCEL DANINOS

SPORTS ET JEUNESSE

M. ANDRÉ MORICE,
secrétaire d'Etat à l'Enseignement technique, à la Jeunesse et aux Sports.

M. GASTON ROUX,
directeur général de la Jeunesse et des Sports.

CES jours derniers M. André Morice, secrétaire d'Etat à la Jeunesse et aux Sports, nous avait conviés à une conférence de presse ; la salle était comble, et, quel que fût l'état d'esprit de nos confrères en se rendant à cette convocation, notre ministre a pu acquérir la certitude qu'ils s'en retournaient sans la moindre déception.

Disons-le, en effet, sans délai : aucun discours, aucune promesse ne sont venus flatter nos oreilles ; le ministre s'est contenté d'énumérer des faits et de donner des chiffres ; des faits déjà acquis dont la suite ne peut prêter à aucun doute ; et une statistique dont l'éloquence se passait de commentaire. Il n'était pas de meilleur moyen de nous édifier complètement sur son activité ; dans les remerciements que nous lui adressons avec tous les sportifs nous devons associer le gouvernement, qui a solidement étayé ses efforts ; et notre reconnaissance sera d'autant plus profonde que nous traversons des heures extrêmement difficiles.

Pénétrer dans tous les détails du rapport ministériel nous étant impossible, nous résumerons le résultat de la situation à ce jour ; l'an dernier les fédérations et les dirigeants de l'Education physique et des Sports ont bénéficié de subventions dont le total était de 170 millions ; en 1951 il leur sera alloué 255 millions, dans lesquels sont compris 20 millions affectés à la préparation des Jeux olympiques de 1952.

Quant à l'équipement sportif, il bénéficiera du même budget que l'an dernier, soit 2 milliards environ, qui permettra au ministre de conserver la même cadence dans la création de nouveaux stades et gymnases ; nous en comptions 392 en 1949 ; ils seront 721 en 1952.

Un effort particulier a été fait au profit de la natation : création incessante de nouveaux bassins et de piscines ; éducation physique obligatoire dans l'enseignement supérieur, avec contrôle médical de tous les pratiquants ; multiplication des stades ; réglementation des colonies de vacances, du camping et des auberges de jeunesse ; avantages substantiels pour les transports, avec billets du dimanche et de week-end, etc.

Dans la discussion qui suivit l'exposé ministériel, un auditeur a demandé pourquoi le gouvernement se refusait à accepter l'apport d'argent appréciable qui serait fourni par l'organisation de concours de pronostics en divers sports; pourquoi faire fi de cette manne supplémentaire qui augmenterait sans débours de l'Etat le budget des sportifs ? M. Morice a répondu que si ces concours, il y a deux ou trois ans, avaient paru susceptibles d'être autorisés, ils restaient condamnés jusqu'à nouvel ordre et que, si jamais ils venaient à être acceptés, les initiatives privées — si généreuses qu'elles puissent se montrer — en seraient écartées ; permettre l'organisation de ces jeux d'argent serait offrir à des écoliers des tentations pernicieuses.

La dernière question posée au ministre fut inspirée par les « flottements » diplomatiques qui ont précédé la manifestation sportive de l'Alpe-d'Huez ; sa réponse a été nette : il est entendu que, désormais, les sujets des nations hier encore indésirables auraient libre accès à tous les sports.

COURSES A VINCENNES

MAXIMUM d'affluence à Vincennes pour son meeting international. Chambon a eu contre lui les deux têtes des italo-américains dans le prix d'Amérique. Mais notre élevage a remporté les autres grandes épreuves, où l'élément étranger était, il est vrai, moins brillamment représenté : Valmiki, monté, est un crack, mais son dernier succès dans le prix Cornulier n'a été acquis que de toute justesse.

JEUX D'HIVER INTERNATIONAUX

LE saut, qui clôture généralement les meetings, a inauguré celui de Cortina d'Ampezzo ; deux Allemands, Tony Prucher et W. Sepp, se sont classés en tête devant l'Autrichien R. Erzki.

Le slalom féminin revint à la Suédoise Sarah Thomasson. Jacqueline Martel se classait excellente 3e, Andrée Tournier, 6e, Ernie Pauger, 9e et Agnel, 13e. Les Autrichiens se sont vu ravir de toute justesse le slalom masculin par le jeune Suédois S. Sollander, mais leur technique nouvelle s'y est péremptoirement affirmée ; peut-être plus encore chez Christian Pravda, arrivé 3e, que chez son compatriote Hans Senger, qui finissait 2e. Et cependant le Suisse Georges Schneider, champion du monde, et Zeno Colo paraissaient au mieux de leur condition ; ils devaient finir 5e et 4e.

En descente, le lendemain, James Couttet se vit priver d'une belle victoire que l'espoir italien E. Monti lui souffla littéralement. La France était encore à l'honneur dans l'épreuve de fond, où Carrara suivait de près les favoris, les Finlandais Vallonen et Salo Veikko ; de même dans la descente féminine, où Andrée Tournier finissait 2e derrière l'Autrichienne Mahringer.

SOIRÉE DE PATINAGE

AU PALAIS DES SPORTS

MAGNIFIQUE soirée au Palais des Sports, où le match amical Canada-Etats-Unis de hockey était encadré d'exhibitions particulièrement séduisantes ; notre championne Jacqueline du Bief (ci-dessous) s'est montrée dans une forme éblouissante.

De haut en bas : une 4 CV Renault au contrôle de Paris. Le vainqueur du raid Le Cap-Paris souhaite bonne chance a Trévoux. Chiron, a califourchon sur le capot, est encadré de ses deux coéquipiers, Mahé, a sa droite, et Gordine, a sa gauche.

Connaissant leurs chances d'être proclamés vainqueurs, Trévoux et Crovetto ont le sourire.

LE RALLYE AUTOMOBILE DE MONTE-CARLO

La vingt et unième épreuve de ce Rallye aura constitué le succès le plus complet et pour les organisateurs et pour l'industrie française. Félicitons-nous-en grandement. Cette épreuve complexe, qu'on qualifie volontiers du titre de championnat du monde de grand tourisme, comporte des éléments variés dont l'influence est essentielle sur le classement définitif : le parcours routier d'abord ; à l'arrivée, la deuxième épreuve (démarrage, freinage), aussitôt le parcours accompli, est susceptible de modifier le classement de la première ; l'épreuve de vitesse enfin, constituée par trois tours complets de la « course dans la cité », met le point final à la compétition, chacune de ces épreuves étant soumise à de nombreuses pénalisations.

C'est dire que la bagarre a été formidable, tout particulièrement dans la dernière partie du parcours routier, dont les difficultés étaient réelles ; à ces difficultés naturelles s'ajoutent celles que le règlement impose à tous les participants, si bien que pour triompher d'un lot de 337 concurrents il faut des prodiges d'énergie et de sang-froid ainsi qu'une connaissance approfondie du règlement.

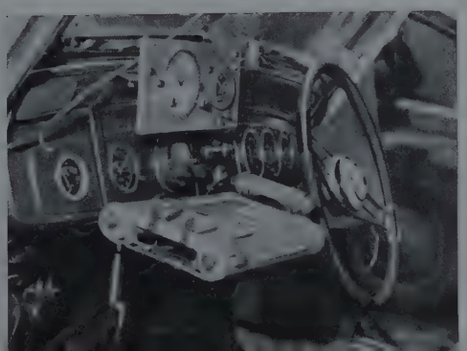
Ces qualités, doublées d'une longue expérience — puisqu'il avait déjà figuré trois fois au palmarès de l'épreuve — ont valu une quatrième victoire à Jean Trévoux, admirablement secondé par son coéquipier, Roger Crovetto, parti de Lisbonne à bord d'une Delahaye 4 l. 500 avec pneus Kleber-Colombes, munie de phares Marchal. Fort bien classé dès l'arrivée en la principauté, il se distinguait particulièrement dans l'épreuve de démarrage-freinage ; son avance dès lors lui permettait de n'assumer dans la course finale que des risques sagement limités.

Les vainqueurs des diverses catégories sont : MM. Rosier père et fils, sur une 4 CV Renault, pneus Dunlop ; Lesur et Pinchinatti (Simca, pneus Dunlop) ; Ellison et Robinson (Jowett), et chez les dames : M^mes^ de Cortanze, François Sigrand (Peugeot 203). A noter que M^me^ de Cortanze, gagnante de la même épreuve en 1934, est l'épouse de Charles de Cortanze, qui a battu hier le record du continent noir.

La plupart des concurrents sont arrivés en bien meilleur état physique que par le passé ; la raison en est que la technique automobile se perfectionne sans cesse et que les difficultés du parcours étaient plus aisément vaincues ; si l'on excepte le tronçon Digne-Grasse par Castellane, il n'était guère d'obstacle insurmontable. Les abandons ont été fort peu nombreux, et si quelques accidents inévitables se sont produits, aucun n'a présenté de véritable gravité. Disons aussi que le confort des voitures — celles des Britanniques surtout — avait été considérablement amélioré.

Le fait que le nombre des engagés s'accroît chaque année est la meilleure récompense des organisateurs, qui ont fait merveille. M. Anthony Noghès et son équipe ont droit à tous les éloges et aux plus sincères félicitations.

A gauche : une carte de déroulement qui permet au conducteur de mieux suivre sa route. A droite : cet essuie-glaces a cable souple aide les phares a percer le brouillard.



PETITES CHRONIQUES

M. Vincent Auriol écoute l'allocution du professeur Brouardel, derrière qui se tiennent MM. Cahen-Salvaldor et Ducellier.

LE 10.000e COLIS POUR L'INDOCHINE

A l'occasion de l'envoi du 10.000e colis expédié par la Croix-Rouge française aux combattants d'Indochine, le président de la République a reçu une délégation de la grande association, conduite par son président, le professeur Brouardel, auquel s'étaient joints deux membres du conseil d'administration, M. Georges Cahen-Salvador et M. Ducellier. La délégation était accompagnée de Mlle Barry, infirmière chef, qui vient d'accomplir en Indochine une mission dont le président avait tenu à entendre le récit par elle-même. Quelques jours plus tard M. Schneiter, ministre de la Santé publique, a remis au professeur Brouardel la plaque de grand-officier de la Légion d'honneur.

LES GRANDES VENTES

Dans un mobilier Charles X récemment vendu à l'Hôtel Drouot figurait un lit en fort bon état ayant appartenu, du moins on le croit, à la duchesse de Berry, l'instigatrice, sous la Restauration, d'un soulèvement de la Vendée, qui échoua. Ce meuble, auquel s'attachait le souvenir de la romanesque duchesse, retint l'attention et Me Maurice Albinet l'adjugea finalement 325.000 francs.

Un autre mobilier auquel étaient liés aussi des souvenirs historiques a été également dispersé à l'Hôtel Drouot : une chambre à coucher ayant appartenu au général Cambronne. Les meubles étaient en placage d'acajou orné de beaux bronzes, le lit bateau, d'une forme évasée assez rare. De l'ensemble Me Boisgirard a obtenu 378.500 francs.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

L'HISTOIRE DE L'ANTIQUITÉ :

Docteur Georges Contenau, *la Vie quotidienne à Babylone et en Assyrie* (Hachette, 320 pages). Il est difficile de donner à une œuvre de haute érudition une présentation plus attrayante que celle sous laquelle le docteur Contenau nous décrit les institutions et les mœurs d'une civilisation qui s'échelonna sur vingt-six siècles. On reste confondu devant l'ampleur et la minutie de la documentation dont la science dispose sur ce passé lointain ; nous en savons plus, grâce à ses découvertes, sur la vie d'une famille assyrienne que sur celle des paysans du temps de saint Louis. Conditions sociales, droit privé, pratiques commerciales, technique artisanale, rites, légendes, etc., rien ne manque à cette reconstitution qui nous introduit dans l'intimité d'un peuple que les profanes n'apercevaient autrefois qu'à travers les récits bibliques.

Babylone domine l'antiquité d'un prestige inégalé : son évolution fut aussi brillante que celle de l'Egypte et son rayonnement plus durable. Mais la vie domestique d'un Babylonien six cents ans avant notre ère ne devait guère différer de celle d'un Oriental d'il y a cinquante ans, avant que l'automobile eût transformé sa monotone existence.

Ce qui creuse un abîme entre son temps et le nôtre, c'est sa vie spirituelle, emprisonnée dans des prescriptions religieuses d'une rigueur farouche et hantée de démons et de monstres, avec la perspective hallucinante d'un au-delà, le « pays sans retour », où les morts manquent de tout et n'ont pour se sustenter que les offrandes funéraires des vivants...

LA PHILOSOPHIE DE LA VIE :

Docteur Alexis Carrel, *Réflexions sur la conduite de la vie* (Plon, XIX-292 pages). Dans ce livre posthume, dont les pages ont été recueillies par une main pieuse, l'auteur de *l'Homme cet inconnu* s'efforce de répondre aux questions que, dans les temps de désarroi où nous vivons, l'homme se pose sur sa destinée, ses possibilités, ses risques.

La complexité de ces problèmes s'est développée plus rapidement que son intelligence et, dans une civilisation où les valeurs matérielles ont la prédominance, beaucoup d'âmes ont le sentiment de se trouver en perdition.

Le docteur Carrel les invite à revenir au respect des lois naturelles, immuables et universelles, dont il tire à la fois des règles de conduite et les conditions de la réussite. « Les hommes de la Renaissance, dit-il, avaient une vue plus profonde et plus juste des problèmes de l'éducation que les pédagogues du vingtième siècle. »

Pour la première fois dans l'histoire du monde une civilisation arrivée au début de son déclin peut discerner les causes de son mal. Sous des apparences qui sont les mêmes qu'avant la guerre, tout est changé, un monde est mort, un autre est en voie de formation. Ce monde sera ce que nous le ferons. La sagesse n'est plus de vivre pour épargner son effort, gagner de l'argent ou s'assurer une retraite, mais de vivre héroïquement. C'est, nous dit le docteur Carrel, le seul moyen de hâter l'avènement du règne de Dieu et d'acquérir tout le bonheur compatible avec la condition humaine.

ALBERT MOUSSET.

UNE AMBASSADRICE DE PARIS

Cette charmante jeune fille représentera l'élégance et la beauté parisiennes au carnaval renommé de Rio de Janeiro. Agée de dix-neuf ans, Mlle Claude Borelli a été choisie entre douze concurrentes, au cours d'une soirée organisée par notre confrère *Paris-Presse*, par un brillant jury que présidait, au nom de S. E. M. de Ouro Preto, ambassadeur du Brésil, M. Guimaraen Rosa, conseiller d'ambassade.

Mlle Claude Borelli s'est envolée vers Rio à bord d'un appareil de la Panair do Brasil, qui a pris à sa charge les frais du voyage, tandis que son séjour lui est offert par un grand hôtel de la capitale brésilienne, où un appartement a été mis gracieusement à sa disposition.

ÉVOCATION NAPOLÉONIENNE

M. Fleuriau de Langle, l'érudit conservateur de la bibliothèque Marmottan, a fait dans les salons d'un grand magasin une conférence dans laquelle il a tracé les portraits des mémorialistes auxquels nous devons de connaître l'existence de Napoléon pendant sa captivité à Sainte-Hélène. Il a discuté l'intérêt qui s'attache à ces différents témoignages et cherché la valeur qu'il convient d'attribuer à chacun.

Le conférencier a terminé par une émouvante évocation des derniers moments de l'Empereur.

Martine Cadieu et Lycette Darsonval donnent leur signature aux lecteurs de l'une, aux admirateurs de l'autre. Derrière elles, Mme Barbet et M. Dervaux.

PORTRAIT D'UNE DANSEUSE

AUX Presses littéraires de France, le 25 janvier, notre collaboratrice Martine Cadieu a signé, en présence de Lycette Darsonval, le livre qu'elle a consacré à la brillante étoile dans la collection « Danseurs et danseuses ». De nombreux amis de l'artiste et de son biographe, parmi lesquels Nina Vyroubova, le sculpteur Henri Navarre, Pierre Tugal, directeur du musée de la Danse, avaient tenu à assister à ce départ vers le succès d'un livre qui évoque à merveille l'art d'une de nos grandes ballerines et qui servira utilement le bel art de la chorégraphie, qui rassemble chaque jour des amateurs plus nombreux et plus fervents.

COURRIER DE LA DANSE

« Divertissement de Roméo et Juliette » Tchaïkovsky

Un grand parc et des petites filles-fleurs, bleues, blanches, contre un ciel à la Fra Angelico. De très jeunes pages couleur bouton-d'or... Un royaume de fraîcheur et de clarté... Au milieu de tous, une princesse enfant, une étoile filante, au sillage aigu, luisant, fugitif.

M. Jean Toth a peint des assiettes... chorégraphiques.

Lyane Daydé, la nouvelle danseuse étoile de dix-huit ans, tournoie et vole dans un monde créé pour elle, fait à sa taille. Elle est mince, harmonieuse, souriante, pleine de qualités.

On souhaite qu'elle sache demeurer fraîche, qu'elle ne cherche pas trop tôt des rôles trop lourds ou trop profonds pour elle, qu'elle travaille afin que ses dons s'épanouissent de plus en plus.

Ce « divertissement » est merveilleux comme un soir d'été blanc de lune, bruissant de fleurs et de fontaines. Michel Renault y est aussi léger et poétique qu'un prince de légende. L'ensemble est une réussite d'harmonie.

« Le Cygne noir » et l'Opéra-Comique

Lycette Darsonval-Kalioujny. Vigueur, puissance, noblesse sombre. Légèreté, tendresse, fuites claires.

Ce couple de danseurs parfaits réussit à faire du difficile « pas de deux » (trop souvent exercice de pure virtuosité !) un chef-d'œuvre ciselé sans être mièvre, brillant sans être sec.

Kalioujny — danseur d'exception lorsqu'il se donne vraiment — ne danse pas, il vole. Sa présence en scène est virile, profonde, elle repousse toutes les limites.

Darsonval (qui dansait avec émotion *le Cygne noir* pour la première fois) est en pleine force, elle possède et maîtrise son corps, tel un magnifique instrument. Elle a toute la mesure et la précision française.

Le Cygne noir passe en quelques secondes, bref et pur comme un éblouissement.

MARTINE CADIEU.

COURRIER MUSICAL

M. Hymans pronçant son allocution. A sa gauche, M. Lemoine, secrétaire général.

UN AN D'ACTIVITÉ A AIR FRANCE

Un cocktail organisé par Air France a été pour M. Max Hymans l'occasion de dresser pour la presse française et étrangère le bilan de l'activité déployée en 1950 par la grande compagnie aérienne dont il préside le conseil d'administration.

Dans le courant de l'année dernière Air France a transporté 770.000 passagers, contre 650.000 en 1949; soit un accroissement de 120.000, tandis que, pour le fret, le trafic augmentait de 20 %.

Au prix d'efforts énergiques la compagnie

M. Belenko, chef des services de presse, en conversation avec notre administrateur général, M. Quilici.

est parvenue à équilibrer son budget et à accroître l'étendue de son réseau : vingt liaisons importantes ont été inaugurées : dans le nombre, la grande ligne transatlantique Paris-Montréal.

M. Max Hymans a également exposé ses projets pour 1951. De nouvelles escales bénéficieront de liaisons directes avec Paris. notamment Fort-Lamy, Bangui, Bamako, Abidjan.

Les communications avec l'Amérique latine et avec l'Allemagne seront grandement améliorées. De nouveaux appareils seront mis en service.

Ainsi l'essor de l'aviation commerciale française s'affirme chaque jour davantage, et les ailes françaises ont reconquis leur place dans le ciel.

LE CINQUANTENAIRE DES « TRIPES »

Il y a eu cinquante ans le 4 février que les tripes « à la mode de Caen » s'inscrivaient dans la liste des préparations culinaires, où elles devaient conquérir une place glorieuse. Coïncidence curieuse : M^me^ Marie Bernard, qui fit connaître ce plat devenu fameux dans le monde entier, fêtait en même temps ses cent ans. Fort allégrement, car M^me^ Bernard porte son siècle de gaillarde manière et s'accommode encore très bien de tripes à son déjeuner.

Saison lyrique à Monte-Carlo

Depuis trois quarts de siècle des heureux de ce monde viennent, au cœur de l'hiver, chercher sur la Riviera le sourire du ciel et des floraisons de printemps, les arbres toujours verts et le « soleil rayonnant sur la mer ». Tradition qui défie les modes passagères et, forte d'un passé jeune encore, résiste à la fée des Neiges, sa dangereuse rivale, sachant par un miraculeux privilège se garder de tout vieillissement.

Cherchez la tradition lyrique de l'Opéra de Monte-Carlo ; elle ne remonte guère plus loin que Saint-Saëns et Massenet ; on la sent, pourtant, solide comme le rocher de Monaco. Rafraîchie, renouvelée, certes... mais continue. En ce climat béni, la stabilité des goûts semble aussi nécessaire que l'immuable beauté des sites. La sérénité du ciel décourage les luttes de chapelle ; le public se tient à l'abri de toute querelle d'école, mais, gâté par le luxe du paysage, demeure exigeant quant à la valeur authentique des partitions et des interprètes qu'on lui propose. Il aime les chefs-d'œuvre et veut de belles voix pour les chanter.

La tradition met parfois sa coquetterie aux grandes premières : autrefois la *Pénélope* de Fauré, bientôt *le Rossignol* de Stravinski; il n'empêche que la ravissante et somptueuse salle de Garnier (réplique miniature de l'Opéra de Paris) dresse chaque année l'anthologie du répertoire lyrique — *Don Giovanni, le Barbier, Tristan, Boris* — et affiche les gosiers célèbres.

L'ouverture de la saison, sous la direction artistique de Maurice Besnard, s'est faite avec les spectacles d'opérette, habillés et fardés de neuf : *Monsieur Beaucaire, Chanson d'amour, Hans le joueur de flûte* ont, sans rides ni poussière, effectué leur réapparition du demi-siècle, enrichis de l'éclat d'une distribution irréprochable.

Que *Monsieur Beaucaire* ait dépassé la trentaine (la création remonte à 1918) ne nous fait que plus regretter ses trop rares reprises à Paris. C'est là une des plus délicieuses partitions de Messager, la rencontre de l'esprit, de la grâce et de la distinction, avec cette tendresse maniant l'émotion de main si discrète « qu'on peut y pleurer un peu à condition que ce soit de petites larmes ». Voix de cristal, élégance et beauté de Lucienne Jourfier, pour Lady Carlisle ; timbre ample et chaud, carrure de Willy Clément, pour Beaucaire... Nous avons été gâtés. Décors, costumes et mise en scène ont donné à l'ouvrage le cadre luxueux qu'il demande. Et le pétillant livret d'André Rivoire et Pierre Veber supporte de collaborer avec l'adorable musique.

Hélas ! une cure de rajeunissement serait salutaire aux livrets dont s'affublent *Hans* et *Chanson d'amour* ; qu'on me permette de passer rapidement sur cette dernière.

Je me promettais mieux de *Hans*, mon attente n'a pas été trompée. Sur cette même scène *Hans* fut créé en 1906, et le souvenir de Louis Ganne, qui assumait les fonctions de directeur de la Musique, est fidèlement conservé au théâtre de Monte-Carlo.

A mi-chemin entre l'opérette et l'opéra-comique, *Hans* est de la saine et bien vivante musique légère, avec des ensembles de bel effet vocal, des airs et des duos d'une vive spontanéité mélodique, un mouvement scénique excellent — qu'on débarrasse seulement le livret de quelques rimes malheureuses et tout ira bien. Les décors et les costumes de Charles Roux, la mise en scène de Maurice Besnard ont bien rafraîchi l'ouvrage ; il ne s'en porte que mieux. Et le tableau de l'exode des chats, tant redouté par Ganne (« J'en ai le cauchemar », écrivait-il), réalisé en lumière noire, eût comblé les vœux de l'auteur, car les gentils enfants du « Studio de Monaco », qui jouent et chantent juste, en font une gracieuse féerie.

Jacques Jansen est un Hans bouillant de vie, fier et joyeux. Il chante en artiste et en poète ; l'identification avec son personnage est complète. Candide, un peu gauche, avec une voix fraîche et sonore, Marthe Serres évoque bien Lisbeth. Raymond Amade, dans les trois ouvrages, tient l'emploi de ténor, autrement dit de favori. Privilège unanimement conquis par son timbre au si rare métal et son style d'une grande pureté.

Et je ne veux pas oublier les agréables interventions du ballet lyrique, rehaussant l'attrait des spectacles. C'est à Louis Beydts, un des maîtres de la mélodie contemporaine, qu'a été confiée la baguette pour cette série de représentations. Le choix s'imposait : Beydts n'a pas seulement la vaste connaissance du répertoire lyrique : il en a l'amour et le respect.

L. MAURICE-AMOUR.

Le bal de Lady Lucy, une des plus belles scènes de « Monsieur Beaucaire ».

LE SALON DE L'AUTOMOBILE A BRUXELLES

Du 13 au 24 janvier s'est tenu à Bruxelles le Salon de l'Automobile. Il a obtenu un très grand succès et a reçu de nombreux visiteurs. La participation de l'industrie française à ce Salon était importante. Presque toutes nos marques avaient tenu à être représentées à Bruxelles, et l'on peut dire que la grande attraction de cette manifestation a été la nouvelle voiture « la Frégate ». S. A. R. le prince Baudouin a visité le Salon et a montré un vif intérêt pour les modèles qui lui ont été présentés.

L'ANNIVERSAIRE DE L'INDÉPENDANCE DE L'INDE

A l'occasion du premier anniversaire de l'indépendance de l'Inde, l'ambassadeur de la République indienne à Paris, S. E. le sardar Malik, a donné dans les salons de l'ambassade une très brillante réception à laquelle assistaient, avec les membres du corps diplomatique, de nombreuses personnalités parisiennes. Notre photographie représente l'ambassadeur, M. Malik, s'entretenant avec le nonce apostolique, S. Exc. M^gr^ Roncalli.

NOUVELLES RELIGIEUSES

Le troisième Congrès de la Fédération nationale des groupements catholiques de parents d'élèves des lycées et collèges a adopté une motion demandant que les parents catholiques aient la possibilité de faire donner à leurs enfants l'enseignement religieux de leur choix. Il a également décidé de soumettre à la commission d'études pour les problèmes scolaires un vœu demandant qu'un service d'aumônerie soit établi dans tous les établissements du second degré comprenant un internat. Enfin le congrès a adopté une motion affirmant que l'éducation sexuelle revient « en droit » à la famille.

En l'église de la Madeleine, à Paris, la fête de saint Jean Chrysostome, patron de l'Œuvre d'Orient, a été solennellement commémorée par une messe de rite byzantin roumain dite par le R. P. Merckx, archimandrite mitré, et présidée par S. B. Maxime IV Saïgh.

Au cours d'une prise d'armes à l'Ecole de guerre, le général Blanc, chef d'état-major des forces armées, a remis la croix de la Légion d'honneur à M. l'abbé Badré, directeur de l'aumônerie militaire catholique.

Du 25 au 29 janvier s'est tenu à Cologne pour la première fois depuis la guerre un Congrès national de la Jeunesse catholique allemande. 150.000 jeunes gens environ étaient venus de toute l'Allemagne occidentale.

NOUS AVONS LU POUR VOUS

Marcel Garnier : *Parmi les bêtes* (Editions des Vieux Moulins, Moret-sur-Loing).

M. Marcel Garnier, qui tient avant tout à revendiquer sa qualité d'entrepreneur de couverture et de plomberie, comme d'autres invoquent leur titre d'académicien ou d'ancien élève de Normale, accorde à la littérature tout le temps qu'il ne consacre pas à son activité professionnelle. La liste de ses œuvres est déjà longue, car il est poète, auteur dramatique, romancier. *Parmi les bêtes* nous emmène au pays natal de l'écrivain, le Morvan, dont il aime à faire le cadre de ses récits. Il y montre une réelle acuité d'observation, et ses trouvailles d'expression font parfois penser à Jules Renard.

LES SPECTACLES

ATHÉNÉE-LOUIS JOUVET

LOUIS JOUVET et DOMINIQUE BLANCHAR

jouent jusqu'au 25 février

L'ÉCOLE DES FEMMES

PETITES INVENTIONS ET TECHNIQUES NOUVELLES

UN MÉTRONOME DE POCHE

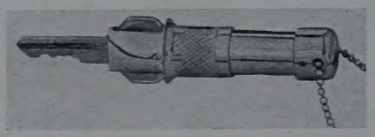
Conçu et exécuté par un horloger suisse, ce métronome modèle réduit ressemble à une montre de poche, dont il a la taille. Son mouvement est monté avec la précision d'un bon chronomètre. Il émet des battements à des cadences variant de 40 à 200 par minute. La plupart des grands chefs d'orchestre ont adopté le nouvel appareil : son bruit est effacé au point de n'être audible qu'à quelques centimètres de l'oreille.

LA GÉOCHRONOMÉTRIE ATOMIQUE

Constitué avec l'aide de la Fondation Rockefeller, un nouveau centre de recherches vient de s'ouvrir aux Etats-Unis pour l'étude de « l'âge de la terre ». Il sera capable — grâce aux techniques atomiques — de déterminer avec précision l'âge de tous les corps d'origine organique au moyen d'un compteur de Geiger. Ce dernier mesure, on le sait, la radioactivité des substances. Tous les produits d'origine organique contiennent du *carbone 14*, élément créé par l'action des rayons cosmiques sur les atomes d'azote. Placé dans la terre, le carbone 14 perd progressivement sa radioactivité à une vitesse connue. Il en abandonne la moitié en cinq mille cinq cent soixante-huit ans, les trois quarts en onze mille cent trent-six, et ainsi de suite.

Cette nouvelle mesure de l'histoire rendra d'immenses services à l'archéologie et à l'étude des fossiles préhistoriques.

POUR LES AUTOMOBILISTES



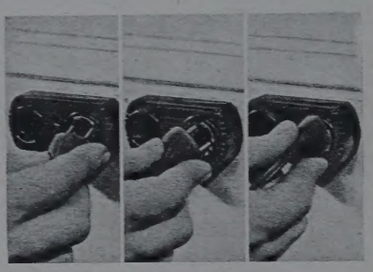
Ce porte-clé vraiment peu encombrant est destiné aux automobilistes distraits. Lorsqu'ils « coupent le contact » un dispositif automatique fait rentrer la clé dans son tube de protection et l'ensemble tombe dans la main du conducteur... qui ne peut ainsi oublier de la mettre dans sa poche avant de quitter le volant.

POUR LES MÉNAGÈRES

Cet appareil fait de matière plastique — à l'exception du couperet — coupe viande, lard, fromage ou pain, à volonté, en tranches d'un centimètre d'épaisseur. Il permet — affirme son fabricant — de découper en quelques secondes un morceau de viande de 15 centimètres d'épaisseur sur 25 de largeur et 30 de longueur.

PRISE DE COURANT DE SURETÉ

Cette prise murale est recouverte d'une rondelle mobile de matière plastique qui bouche automatiquement les ouvertures servant au branchement lorsqu'elle est inutilisée. Pour y placer la prise de la lampe, il faut lui faire effectuer un demi-tour afin d'amener les broches en face des trous. Grâce à ce nouveau dispositif il est impossible de créer un court-circuit au moyen d'un objet métallique quelconque, seule la prise d'une lampe pouvant faire tourner la rondelle de protection.



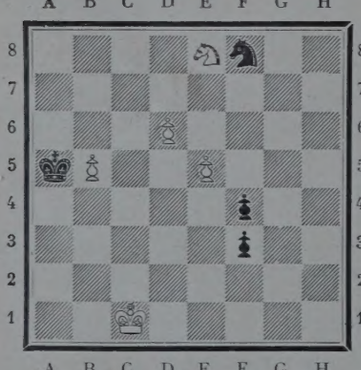
CONTRE LE MAL DE MER

Cette « nageoire » qui émerge du flanc du navire de transport britannique *Chusan*, de Liverpool, a été conçue à l'intention des passagers qui redoutent les atteintes du mal de mer. Deux nageoires semblables, une de chaque côté, sont accouplées et contrôlées par un gyroscope qui s'oppose aux mouvements de roulis du navire. Bien entendu, ces modernes balanciers peuvent être ramenés à l'intérieur de la coque.

C. T.

LES ÉCHECS (N° 83)

Solution de l'étude n° 84, par Liburkin. (« 64 », 1933.)



Les blancs jouent et gagnent.

Le roi blanc doit d'abord se rapprocher des pions noirs pour les empêcher de faire dame. Mais si 1. Rç1-d2?, Ra5×b5 fait partie nulle ainsi. — 2. d6-d7, Cf8×d7. — 3. é5-é6, Rb5-ç6!. — 4. é6-é7, Cd7-ç5!. — 5. Cé8-d6 ou f6 (si 5. Cé8-ç7 ou g7, Cç5-é4+ et Cé4-f6 ou d6). — 5. ... Cç5-é4+! quand même. — 6. C×é4, Rç6-d7 et ×P. Partie nulle.

Voici maintenant la subtile solution : 1. Rç1-d1!, Ra5×b5. — 2. d6-d7, Cf8×d7 (si 2. ... Cf8-é6?. — 3. Cé8-ç7+ gagne). — 3. é5-é6, Rb5-ç6! (si 3. ... Cd7-é5. — 4. é6-é7, Cé5-g6. — 5. Cé8-d6+ ou ç7+ et 6. é7-é8 : D gagne). — 4. é6-é7, et nous sommes arrivés à une position curieuse où les deux cavaliers ne peuvent pas jouer.

En effet, si le cavalier noir joue, il suit Cé8-f6 et é7-é8 : D.

De son côté, si le cavalier blanc joue, il suit C noir d7-f6, empêche la promotion du pion blanc et fait nulle.

Les noirs doivent donc jouer leur pion ou leur roi. Le mieux est de jouer les pions, que le roi blanc ne pourra pas prendre. Nous verrons plus loin comment les coups du roi noir seraient réfutés.

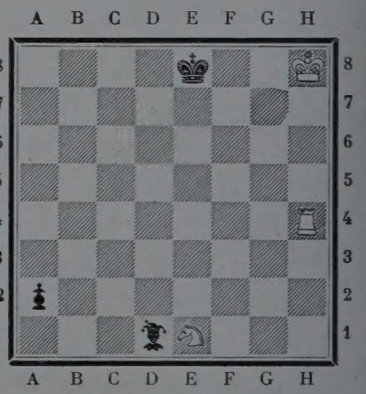
Il suit 4. ... f3-f2. — 5. Rd1-é2, f4-f3+ — 6. Ré2-f1! (encore une pointe. Sur 6. Ré2×f2?, Cd7-é5! ferait nulle. La menace est 7. ... Rç6-d7 et ×é7, ce qui force le cavalier blanc à jouer. Si alors 7. Cé8-g7, Cé5-g4+. — 8. Rf2×f3, Cg4-f6. — 9. Rf3-f4, Rç6-d7 et le pion blanc tombe, et avec lui tout espoir de gain. Si 7. Cé8-f6, Cé5-g4+!. — 8. Cf6×g4, Rç6-d7 et ×P. Partie nulle). — 6. .. Rç6-ç5 (si 6. ... Rç6-b5 ou b7. — 7. Cé8-d6+ et 8. é7-é8 : D gagne. Si 6. ... Rç6-d5. — 7. Cé8-ç7+ et 8. é7-é8 : D gagne. Si 6. ... Rç6-b6. — 7. Cé8-ç7!, Cd7-f6. — 8. Cç7-d5+ gagne). — 7. Cé8-d6!, Cd7-f6. — 8. Cd6-é4+ gagne. Exemple : 8. ... Cf6×é4. — 9. é7-é8 : D, Rç5-d5. — 10 Dé8-é7 (les blancs ne peuvent jouer que leur dame et les noirs que leur roi. Pour gagner, la dame doit arriver à prendre le pion f3 sans s'exposer à être prise par l'échec Cé4-d2+. La disparition du pion f3 permettra au roi blanc de s'évader). — 10. ... Rd5-d4. — 11. Dé7-é6, Rd4-é3 (si 11. ... Rd4-d3. — 12. Dé6-h6, Rd3-ç4. — 13. Dh6-é3). — 12. Dé6-h6+, Ré3-d3. — 13. Dh6-ç1! coup d'attente, Rd3-d4. — 14. Dç1-f4! l'astuce ! Le pion f3 sera pris en faisant échec ou en clouant le cavalier, ce qui empêchera ce dernier de faire échec sur d2 pour prendre la dame. — 14. ... Rd4-d3 ou d5. — 15. Df4×f3 (+), Rd5-d4 ou é5. — 16. Df3-h3! (le roi blanc ne doit pas trop se presser d'aller respirer dehors l'air pur de la liberté, car si 16. Rf1-é2?, f2-f1 : D+! partie nulle. — 17. Ré2×f1, Cé4-d2+ et ×D; ou 17. Df3×f1, Cé4-g3+ et ×D). 16. ... Ré5. — 17. Rf1-é2 (menace 18. Ré2-é3). — 17. ... Ré5-d4. — 18. Dh3-d3+, Rd4-é5. — 19. Ré2-é3 et le pion tombe, ce qui met fin à la résistance.

Tournoi international de Venise (octobre 1950). Premier prix de beauté.

Blancs : Rossolimo (France). Noirs : Nestler (Italie).

1. é2-é4, ç7-ç5. — 2. Cg1-f3, é7-é6. — 3. d2-d4, ç5×d4. — 4. Cf3×d4, Cg8-f6. — 5. Cb1-ç3, d7-d6. — 6. Ff1-é2, a7-a6. — 7. 00, Dd8-ç7. — 8. f2-f4, Cb8-ç6. — 9. Fç1-é3, Fç8-d7. — 10. Dd1-é1! (j'ai déjà commenté ce coup dans ma précédente chronique). — 10. ... b7-b5. — 11. a2-a3, Cç6×d4. — 12. Fé3×d4, Fd7-ç6. — 13. Fé2-d3, Dç7-b7. — 14. Dé1-é2, Cf6-d7. — 15. b2-b4, é6-é5. — 16. f4×é5, d6×é5. — 17. Fd4-é3, Cd7-f6. — 18. Tf1-f5, Db7-ç7. 19. Ta1-f1, Ff8-é7 (menace Fç6-d7 attaquant simultanément la tour et le cavalier). — 20. Tf5-f2, 00. — 21. Tf2×f6, Fé7×f6. — 22. Tf1×f6 (un double sacrifice de qualité, ce qui correspond à peu près, au seul point de vue matériel, au sacrifice d'une pièce mineure). — 22. ... g7×f6. — 23. Cç3-d5, Fç6×d5. — 24. Dé2-g4+ Rg8-h8. — 25. Dg4-f5!, Tf8-g8 (que faire d'autre ? Si 25. ... Rh8-g7?. — 26. Fé3-h6+!, Rg7×h6. — 27. Df5×f6+, Rh6-h5. — 28 Fd3-é2 mat. Si 25. ... Dç7-d8. — 26. é4×d5, et le mat est imparable, car si é5-é4. — 27. Fd3×é4, Dd8-d1+. — 28. Rg1-f2). — 26. Df5×f6+, Tg8-g7. — 27. Fé3-h6, Ta8-g8. — 28. é4×d5, Dç7-ç3 (les noirs ne peuvent se libérer de l'étreinte, car si 28. ... Dç7-d8 ?. — 29. Fh6×g7+, Tg8×g7. — 30. D×D+. Mais comment les blancs achèveront-ils leur tâche ? Par la double menace d'avancer leur pion d5 et leur pion h). — 29 Rg1-f1 (parant la menace Dç3-d4+ et ×d5. Le pion d5 pourrait être sauvé en avançant, mais si 29 d5-d6, Dç3-é1+. — 30. Fd3-f1, Dé1-é4 menaçant Dé4-g6 et si 31. d6-d7, Dé4-d4+ et ×d7). — 29. Dç3-d4. — 30. d5-d6, Dd4-d5. — 31. Fd3-f5, Dd5×g2+. — 32. Rf1-é1, Dg2-g1+. — 33. Ré1-d2, Dg1-f2+. 34. Rd2-ç1, Df2-g1+. — 35. Rç1-b2, Dg1-d4+. — 36. Rb2-b1, Dd4-d1+. — 37. Rb1-b2, Dd1-d4+. — 38. Rb2-a2, Dd4-d5+. — 39. Ra2-a1, Dd5-d1+. — 40. Ra1-a2, Dd1-d5+. — 41. Ra2-b1, Dd5-d1+. — 42. Rb1-b2 (il fallait jouer 42. Fh6-ç1 avec la menace d6-d7 suivie de l'avance du pion h, plus forte que Ff5×h7) 42. ... Dd1-d4+ et Nestler réclama la partie nulle, la même position s'étant reproduite trois fois avec le trait au même joueur. Il est rarissime qu'une partie nulle emporte un premier prix de beauté.

Etude n° 85, par M. Platoff (1924).



Les blancs jouent et font partie nulle.

André Chéron.

PETITS PROBLÈMES AMUSANTS

LE NÉNUFAR

Un nénufar, qui double de surface tous les jours, met seize jours pour recouvrir la surface d'une mare. Combien de jours mettraient deux nénufars ?

ÉCHOS et NOUVEAUTÉS

GARDEZ UN CORPS JEUNE

'AMAIS il n'a été plus indispensable de demeurer jeune, alerte, svelte, apte à lutte de tous les jours. Gardez intact plus longtemps possible votre capital jeunesse et de vitalité.

Un quart d'heure d'un exercice gréable que vous ferez chez vous, quel

ue soit votre âge, vous donnera d'étonants résultats : galbe des jambes, équibre harmonieux de tout le corps, éduction de l'embonpoint, affermisseent des chairs, étonnante jeunesse orporelle.

Réglable à volonté, silencieux, peu ncombrant, ADAMS TRAINER est l'appaeil idéal pour l'exercice en chambre. enseignez-vous. Gratuitement, vous ecevrez la brochure *Beauté, Santé, eunesse*, en écrivant aux Établissements DAMS, 3, quai Jean-Moulin, Lyon (F. I.).

Démonstration à Paris : ÉTS ROSSI, 1, rue Molière (métro Palais-Royal).

'APPAREIL A DESSINER « REFLEX »

. vous permet de tout opier - agrandir - réduire xactement et rapideent. Notice n° 10 fco. . FUCHS, constructeur, hann (Haut-Rhin).

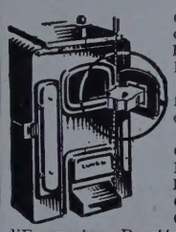
— TAPEZ-MOI CECI EN 30, VITE ! — Voilà, Monsieur ! Tout est net... et zéro faute !

DES milliers de patrons ont supprimé, une fois pour toutes, le cauchemar (coûteux) de leurs dactylos : taper des exemplaires *multiples*, avec des liasses de carbone *multiples*, en faisant des fautes *multiples*, et des corrections *multiples*, sans compter les erreurs inaperçues (les plus graves) et les copies floues.

Vous aussi, offrez à votre secrétaire une Ormatic, petite machine sélective à reports pour textes, dessins, factures, formulaires, statistiques, manuscrits ou tapés. 2 à 250 copies en 1 à 3 couleurs simultanément, sans encre ni stencil. Supprime le temps mort des bureaux. Economie de 80 %. Essai gratuit.

Grog et Cie, 37, avenue George-V. Ély.14-10. Citer *France-Illustration*, s.v.p.

ÉCONOMISEZ 25 A 35 % de CHARBON



en équipant vos chaudières avec l'économiseur EDCO.

Pose facile, sans frais, par simple échange des portes.

Quelques clients : Chemins de fer du Nord, P.-L.-M., Banque de France, Crédit Lyonnais, Comptoir National d'Escompte, Recettes-Perceptions de Paris, des milliers d'hôtels et maisons particulières, Paris et province. Représentants régionaux dans toute la France.

Brochure gratuite sur demande.

EDCO, service 20, 216, rue de Rivoli, Paris (1er). OPE. 87-17.

Marseille, 307, rue Paradis. Pr. 27-61.

CLIMATISATION

EMBELLISSEZ et modernisez votre garage et vos ateliers par la pose d'un plafond VITREX. Vous réaliserez

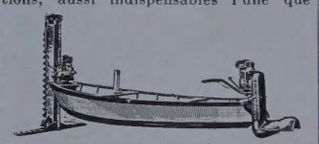
S. C. A. concessionnaire Citroën à Neuilly-sur-Seine, 65, avenue du Roule.

ainsi très économiquement une climatisation hiver comme été. Les voitures seront protégées du gel, de la poussière et de la chaleur.

Demandez la documentation F. I. à VITREX, 27, rue Drouot, Paris, qui installe dans toute la France.

BLOC-FAUCARD BATEAU-FAUCARDEUR (Bois ou Métal) PROPULSEUR AMOVIBLE

telles sont les trois heureuses innovations, aussi indispensables l'une que



Bateau en métal, équipé en bateau-faucardeur et portant le propulseur amovible.

l'autre, créées par la maison Cl. BONNET et Fils, pour l'entretien des étangs, canaux et bras de rivières, et complétées, le cas échéant, par la drague pour curage, construite par la même maison.

Établissements Cl. BONNET et Fils, constructeurs, 4, rue de la Bastille, Paris (4e).

L'EXPLOIT DU DEMI-SIÈCLE

VOULEZ-VOUS connaître dans ses détails le plus sensationnel exploit du demi-siècle accompli par deux Français ? Le numéro de février de L'AUTOMOBILE vous présente en effet « le Carnet de bord » de MM. Mercier et de Cortanze, qui ont effectué, seuls à bord d'une 203, le raid Le Cap-Alger-Paris en dix-sept jours.

Également vous lirez les dernières informations sur le rallye Méditerranée-Le Cap et le compte rendu intégral du rallye de Monte-Carlo.

Au sommaire du même numéro : Pour ou contre le moteur arrière ; comment atteindre la performance rallye ; le Salon de Bruxelles ; comment transformer une vieille voiture en camionnette utilitaire ; le problème des assurances ; l'évolution des châssis ; le tableau des records en moto ; les pages spécialisées de l'aviation et du motonautisme, les « écorchés » de voiture. En tout 40 pages et plus de 100 photos ou dessins.

En vente partout : à défaut, contre 60 francs à L'AUTOMOBILE, 8, rue de Milan, Paris.

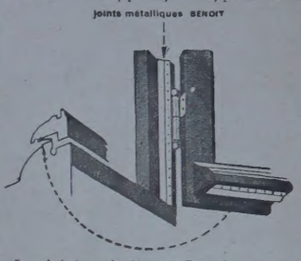
INVENTEURS

POUR lancer vos nouveautés, utilisez notre rubrique ; c'est le plus sûr moyen de vous faire connaître.

Adressez-vous pour cela a la Publicité MOULIN, 6, rue de Milan, Paris (9e). TRI. 45-10 à 12.

LE SEUL CALFEUTRAGE RATIONNEL ET EFFICACE..

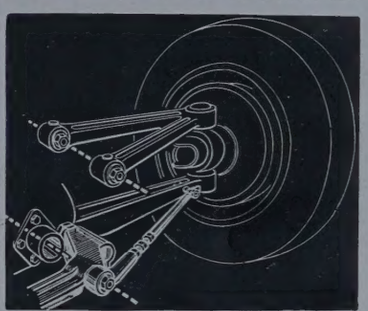
les joints métalliques Benoit, placés en feuillure des fenêtres et portes. Les joints Benoit suppriment les courants d'air, les déperditions de chaleur et les infiltrations de vent, pluie, bruit, poussières



Les joints métalliques Benoit assurent une économie de chauffage d'environ 35 %. Ils sont garantis dix ans et pratiquement inusables. Agences et pose dans toute la France. Demandez la documentation gratuite n° 46, sans engagement de votre part.

Établissements E. BENOIT et Cie, 11, rue des Petites-Écuries, 11, Paris (10e) TAI. 66-24 et 25. A Alger : M. Heilès, les Brises, Pointe-Pescade.

LA TRIANGULATION « SPEED »



double la rigidité du train avant de la 11 CV Citroën.

Avec la triangulation SPEED, plus d'usure prématurée des amortisseurs, plus de bruit de transmission, plus de vibrations ni de réactions dans la direction ; la durée des pneus est considérablement augmentée et les revisions de l'avant-train sont supprimées.

Ces avantages vous feront adopter ce précieux accessoire qui s'impose, comme la malle arrière, l'avance variable, la culasse, les roues légères.

SPEED est vendu par votre garagiste ou aux Établissements BRISSONNET et Cie, 22 *ter*, boulevard du Général-Leclerc, Neuilly-sur-Seine. Tél. : MAI. 87-40.

UN « SALON » D'ENTREPRISE

A Courbevoie, dans une des usines de la Compagnie des lampes Mazda, un Salon des beaux-arts réservé aux œuvres du personnel a été organisé. Ce Salon, réalisé grâce à une collaboration étroite du comité d'entreprise et de la direction, a remporté un vif succès, tant par le nombre des œuvres exposées que par leur qualité.

M. Untersteller, directeur de l'Ecole nationale des beaux-arts, honorait de sa présence le vernissage, qui eut lieu sous la présidence de M. Alfred Monnier, administrateur directeur général de la compagnie. Le jury, auquel M. Heuzé, membre de l'Institut, apportait son concours éclairé, a décerné des prix dans les diverses classes : peinture, aquarelle, dessin, sculpture et photographie. M. Alfred Monnier y avait ajouté un prix spécial de 20.000 francs, qui fut décerné à Mlle Pascale-Eva Chaigne pour une toile intitulée *le Port*.

PANORAMA RADIOPHONIQUE

Musique fonctionnelle

Le travail en musique prend une ampleur mondiale. Il est courant aux Etats-Unis, fréquent dans l'ancien continent et gagne même les milieux universitaires. Au dernier examen trimestriel du Conservatoire national de Rouen, plusieurs élèves demandèrent à leur maître la permission d'entreprendre une interrogation écrite d'une durée de trois heures au son de la musique fonctionnelle, afin de mieux favoriser leur inspiration...

Après avoir étudié sous ses différents aspects cette nouvelle méthode, nous avons tenu à écrire ces lignes, bercé par diverses émissions internationales ayant pour but d'alléger par d'harmonieux effluves l'effort des ouvriers, des artisans et des employés.

Voici tout d'abord la rubrique quotidienne de Paris-Inter : elle est trop rythmée, trop variée, préparée au mépris des règles élémentaires d'un art encore jeune et qui demande avant tout une expression continue, sans heurts et surtout sans variation de mouvements ni de nuances. Différents industriels nous ont d'ailleurs confié leurs griefs, justifiés à ce propos, et se détournent de la T. S. F. pour employer des disques.

Captons maintenant Radio-Luxembourg : là il s'agit de pratiquer « le ménage en musique » et d'insuffler ainsi du dynamisme aux dames qui se livrent à des travaux ennuyeux et faciles. Des mélodies attrayantes se déroulent, joyeuses, dignes de donner « du cœur à l'ouvrage ». Espérons que les maîtresses de maison ne s'attarderont pas à rêver en écoutant la voix joliment timbrée du Prince Charmant...

Au tour de la B. B. C. maintenant. Que va-t-elle embarquer sur son train d'ondes ? Il convient de rester objectif et de lui décerner la palme afin de jouer *fair play*. Les dirigeants du poste ont compris qu'ils devaient consacrer tous leurs soins à la mise au point d'œuvres tranquilles, calmes, qui résonnent avec ampleur et infusent du courage et de l'entrain à tous les auditeurs.

W.-L. LANDOWSKI.

MEDECINS, MEDECINE, MALADES

Matière plastique et transfusion

La plus grande partie du sang actuellement transfusé est du sang conservé. Les spécialistes s'efforçaient récemment de simplifier et de standardiser les récipients de conservation. Ces flacons de verre ont une telle diversité de formes, de dimensions, de dispositifs de circulation de gaz et d'écoulement du sang que la tâche paraissait insurmontable. Les Américains ont proposé une solution tellement en avance sur les dispositifs existants que ceux-ci ont été supplantés d'emblée. Elle comprend deux perfectionnements fondamentaux. Le premier est l'emploi de récipients en matière plastique souple ; ainsi est éliminé le problème de la circulation du gaz : le récipient est un sac souple et plat, sous la pression du sang qui y pénètre il se gonfle et se dilate. Quand il est plein, un artifice assez voisin de la vulcanisation le scelle. Le second perfectionnement, particulièrement original, est le procédé de stabilisation du saug, celui qui le rend incoagulable. On sait que le sang privé de son calcium ne coagule plus. Cette propriété est souvent utilisée, le calcium étant fixé par addition de citrate de soude. Le procédé nouveau est plus physique que chimique : le sang recueilli par ponction rencontre un filtre électif qui retient les ions calcium et libère les ions sodium à la place, assurant ainsi l'incoagulabilité sanguine. Il n'y a plus qu'à porter le sang à la chambre froide ; il s'y conserve mieux et plus longtemps que le sang recueilli par tout autre procédé. Le sang ainsi conservé s'emploie en goutte à goutte : il suffit de suspendre le récipient à la hauteur voulue et c'est la pesanteur qui fait la transfusion ; si l'on veut aller plus vite, on place le sac de sang sous le dos du malade et c'est le propre poids de ce dernier qui accélère l'opération. C'est peut-être leur simplicité d'emploi qui confère à ces récipients en matière plastique leur plus grand intérêt. — R.-J. M.

PETITES ANNONCES

A louer villa St-TROPEZ saison d'été, 8 pièces, douches, cab. de toil, tél., garage 100 m. plage. Mme Marius JANET, 13 bis, rue de la Vieille, LYON.

Directeur et fondateur compagnie de navigation cabotage, capitaine au long-cours, officier de marine de réserve, ancien pilote, père de cinq enfants en bas âge, recherche situation en rapport. Serait libre environs avril prochain. France colonies, Étranger indifférent. Écrire : HAVAS E L 140, DAKAR.

HÔTELS et VILLÉGIATURES

CÔTE D'AZUR

St-PAUL (mer à montagne), Alpes-Maritimes. **PENSION JEANNE-D'ARC chez ROBERT.** Tél. 64. Cuisine régionale. Tout confort. Terrasse, calme, repos, soleil.

L'exploit qu'ont accompli André Mercier et Charles de Cortanze en reliant Le Cap à Alger, et que nous avons relaté dans notre avant-dernier numéro, a été accompli à bord d'une 203 Peugeot carrossée en camionnette.

CHRONIQUE FLORALE

Fleurs d'été

L'été est la saison des fleurs, où la nature nous prodigue une infinie variété d'espèces décoratives.

Semées au printemps, les plantes annuelles, comme les zinnias, les reines-marguerites, etc., demandent au début de leur croissance des soins assidus.

Il en est de même pour les « plantes molles ». Celles-ci, tels que les géraniums, fuchsias, les agératums, les bégonias semperflorens, doivent être cultivées en serre, ce qui augmente très sérieusement leur prix. Leurs fleurs, quoique brillantes, ne conviennent pas pour la confection des bouquets.

Un autre groupe très important est celui des plantes bulbeuses, ou oignons à fleurs. Les glaïeuls et les dahlias sont parmi les plus connus. Ils sont économiques, puisque chaque année les bulbes, dont le nombre s'accroît, peuvent être utilisés sans aucune dépense nouvelle. Ils ne demandent pas de soins minutieux. Avec eux la réussite est, dirions-nous, mathématique. Il suffit de planter les bulbes ; leur développement s'accomplit sans heurt. Enfin, leurs fleurs, parmi les plus belles qui soient, conviennent parfaitement à la confection des gerbes et des bouquets.

Les horticulteurs cultivent le glaïeul par millions. Cette fleur splendide est d'une très longue durée par suite de l'épanouissement successif des fleurons.

Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie Bobigny). Dépôt légal 1er trimestre 1951. N° 147. — Printed in France.

RIVOIRE & CARRET

PÂTES TROIS ÉTOILES

LA PERFECTION DAN
LA QUALITÉ